

STYLISTIQUE COMPARÉE
DU FRANÇAIS ET DE L'ANGLAIS

BIBLIOTHEQUE DE STYLISTIQUE COMPAREE

sous la direction de A. MALBLANC

1. Stylistique comparée du français et de l'anglais,

par J.-P. VINAY et J. DARBELNET, agrégés d'anglais.

Un volume in-8, 332 pages.

2. Stylistique comparée du français et de l'allemand,

par Alfred MALBLANC.

3. Manuel de traduction (français-anglais ; anglais-français),

sous la direction de L. BONNEROT, professeur à la Sorbonne, avec la collaboration de H. APPIA, J. DARBELNET, H. KERST, L. LECOCQ, J. RUER.

4. Recherches sur la fréquence et la valeur des parties du discours en français, en anglais et en espagnol,

par Gilbert BARTH, Docteur de l'Université de Paris.

CAHIERS ANNEXES

1. Du Tac au Tac, Formules, Réflexes et Images de la conversation française actuelle,

par Maurice THÉRON. Préface de Ch. BRUNEAU, Professeur honoraire d'Histoire de la Langue française à la Sorbonne.

2. Cahier d'exercices de stylistique comparée (N° 1), (français-anglais),

par J.-P. VINAY et J. DARBELNET.

(Montréal, Beauchemin).

BIBLIOTHÈQUE DE STYLISTIQUE COMPARÉE

Sous la direction de A. MALBLANC

I

J.-P. VINAY

de la Société Royale
du Canada
Agrégé de l'Université

J. DARBELNET

Agrégé de l'Université

STYLISTIQUE COMPARÉE

DU FRANÇAIS ET DE L'ANGLAIS

MÉTHODE DE TRADUCTION



NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE

DIDIER

4 et 6, rue de la Sorbonne
PARIS

1963

103152

PC2498. V732

AVERTISSEMENT

La BIBLIOTHÈQUE DE STYLISTIQUE COMPARÉE, dont l'ouvrage de MM. VINAY et DARBELNET constitue le premier volume, s'adresse à un public varié.

Les élèves de l'enseignement secondaire qui entrent en propédeutique avec une connaissance généralement satisfaisante d'une langue étrangère, trouveront dans la présente collection, qui suppose connus la grammaire et le vocabulaire élémentaires, une comparaison systématique de la langue maternelle et de la langue étudiée ; ils y verront comment les divergences constatées peuvent se rattacher aux tendances respectives des deux langues. Par delà le vocabulaire et la grammaire, déjà assimilés, l'étude stylistique qui leur est proposée permet justement de pénétrer plus avant dans le génie de la langue étrangère et par voie de conséquence dans le génie de la langue maternelle. C'est dire que les étudiants de licence, et même d'agrégation, trouveront profit à utiliser la méthode exposée dans les pages qui vont suivre.

Les apprentis traducteurs pourront, de leur côté, constater que la stylistique comparée offre une technique nouvelle pour aborder les problèmes de la traduction, quelles que soient les langues considérées ; il ne s'agit pas en effet d'une collection de recettes à appliquer automatiquement, mais bien de principes fondamentaux grâce auxquels peut être dressée la carte des cheminements qui permettent de faire passer tous les éléments d'un texte dans une autre langue.

L'homme cultivé enfin, curieux des divergences qui séparent deux langues de culture, trouvera certainement plaisir et profit à la lecture d'études où les acquisitions de la linguistique moderne sont mises à sa portée.

On sait que Charles Bally, explicitant la théorie linguistique de F. de Saussure, a créé l'étude de la stylistique française. MM. VINAY et DARBELNET ont appliqué l'esprit de l'école saussurienne aux problèmes de la traduction, tout en utilisant largement les travaux postérieurs à ceux de Ch. Bally. C'est dire que les auteurs sont convaincus qu'en traduction, les voies de l'art doivent être préparées par l'acquisition de connaissances précises.

Sans négliger les aspects classiques et littéraires du français et de l'anglais, les auteurs ont pris beaucoup d'exemples chez les écrivains modernes et ont particulièrement mis à contribution la langue de la vie quotidienne, celle des avis, des annonces, des journaux, bref le fonds vivant où les langues se renouvellent. Ce n'est pas là le moindre intérêt ni la moindre réussite de leur étude.

Écrite en français, cette Stylistique comparée est en fait utilisable à la fois du point de vue français et du point de vue anglais. Les observations et les exemples qui y sont consignés ont tantôt l'une, tantôt l'autre langue comme point de départ. Autant qu'aux Français, le présent ouvrage s'adresse donc aux anglophones étudiants ou professeurs de français.

A. MALBLANC

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

- : traduit par
 / opposition de termes
 ← this charnière de rappel
 this → charnière de traitement
 Br. anglais britannique
 Ex. exemple
 LA langue d'arrivée (target language)
 LD langue de départ (source language)
 MOD modulation
 TR transposition
 U.S. anglais américain
 UT unité de traduction
 var. variante
 CLG Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 1916.
 LGLF Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Francke, 1944 (2^e édition).
 TSF Charles Bally, *Traité de stylistique française*. Paris, Klincksieck, 1951 (3^e édition, nouveau tirage). 2 vol.
 (L'abréviation TSF renvoie toujours au Volume I).
 RDM La Revue des Deux Mondes, Paris.

Les chiffres entre parenthèses renvoient aux paragraphes.
 On s'est efforcé de laisser aux exemples en langue anglaise l'orthographe de leur pays d'origine.

GLOSSAIRE DES TERMES TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS L'OUVRAGE

N.B. — Chaque terme est suivi d'une courte définition, parfois d'un exemple. On trouvera sous la rubrique *OPPOSITIONS DES TERMES* la liste des notions techniques comportant un contraire. Chaque fois qu'une définition fait appel à un terme technique qui figure dans ce glossaire, ce dernier est présenté en italiques.

ACTUEL

Se dit d'un concept qui cesse d'être une catégorie de choses ou de procès pour devenir une entité individuelle qui s'insère dans la réalité. Le concept "maison", article du dictionnaire, est virtuel ; il le reste dans le syntagme "gens de maison". L'expression "une maison", malgré son indétermination, est actuelle.

S'oppose à *virtuel*.

ACTUALISATEUR

Signe, généralement de nature grammaticale, qui permet d'actualiser un *virtuel*. La situation peut jouer à elle seule le rôle d'actualisateur : ex. "Maison à vendre", c'est-à-dire : "la maison que voici est à vendre".

ACTUALISATION

Mécanisme qui consiste à transformer un *virtuel* en *actuel*.

ADAPTATION

Utilisation d'une équivalence reconnue entre deux situations.

Ex : dans un pays où le figuier est considéré comme une plante nuisible, on adaptera la parabole du figuier en utilisant une autre plante.

AFFECTIF

Se dit des mots qui reflètent ou intéressent la sensibilité. S'oppose à *intellectuel*. Ex. : "universel" est affectif dans "une renommée universelle" et intellectuel dans "l'Histoire universelle".

AMBIVALENT

Se dit de mots qui peuvent exprimer deux directions contraires, soit au sens propre (mouvement), soit au sens figuré (échange, rapport). Exemples : "hôte", "louer", "to climb". Les mots ambivalents s'opposent aux mots *vectoriels*, qui limitent le mouvement ou l'échange à une seule direction.

AMPLIFICATION

Cas où la LA emploie plus de mots que la LD pour exprimer la même idée. Ex. : "L'accusation portée contre lui : the charge against him". S'oppose à l'*économie*.

ANIMISME

Démarche de la langue qui tend à donner aux choses le comportement des personnes.

ARTICULATION

Utilisation, dans le déroulement de l'énoncé, de *charnières* qui ponctuent le raisonnement. Le procédé inverse est la *juxtaposition*.

ASPECT

La définition traditionnelle de ce terme est celle qu'en donne J. Marouzeau (*Lexique de terminologie linguistique*). « Manière dont est envisagée dans son développement l'action exprimée par le verbe, suivant par exemple qu'elle est instantanée, comporte une durée, etc. La notion d'aspect ne comporte pas toujours d'expression déterminée. .. Les langues slaves ont tout un jeu de ces procédés. »

On voit que la notion d'aspect s'applique particulièrement aux verbes, où elle marque les différentes modalités de l'action qui peut durer (aspect duratif), se répéter (itératif), commencer (inchoatif), finir (perfectif), etc. Dans le présent ouvrage, nous étendons cette notion aux noms verbaux et aux adjectifs. Une qualité peut en effet être constante (aspect duratif ou habituel) ou occasionnelle (aspect

ponctuel). Nous distinguons également des aspects intellectuels et des aspects affectifs.

ASSOCIATIONS MÉMORIELLES

Associations des mots dans la mémoire et en dehors de leur emploi dans un énoncé. Ex. : "arbre" et "ombre".

ASSOCIATIONS SYNTAGMATIQUES

Rapprochement des mots dans l'énoncé et dans le cadre des *syntagmes*. Ex. : "Je ne lui en ai pas parlé".

ATTITUDE

Façon dont la langue reflète l'attitude du sujet parlant vis-à-vis du sujet dont il parle. L'attitude peut être objective, émotive, ironique, précieuse, dubitative.

CALQUE

Emprunt d'un syntagme étranger avec traduction littérale de ses éléments. Ex. : "fin de semaine" (pour : "week-end").

CARACTÉRISATION

L'ensemble des moyens servant à exprimer la qualité d'une chose ou d'un *procès*.

CHARNIÈRE

Mot ou groupe de mots qui marque l'articulation de l'énoncé. Ex. : "en effet", "car", "comme", "étant donné que". Il y a charnière zéro lorsque l'articulation est implicite. Ex. : le cas où "en effet" n'est pas traduit en anglais.

CHASSÉ-CROISÉ

Procédé de traduction par lequel deux signifiés permutent entre eux et changent de catégorie grammaticale.

Ex. : "He limped across the street: Il a traversé la rue en boitant".

Le chassé-croisé est un cas particulier de la *transposition*.

COMPENSATION

Procédé stylistique qui vise à garder la tonalité de l'ensemble en rétablissant sur un autre point de l'énoncé la nuance qui n'a pu être rendue au même endroit que dans l'original.

CONCENTRATION

Terme qui exprime la concentration de plusieurs *signifiés* sur un plus petit nombre de *signifiants*, ou même sur un seul. Ex. : "au fur et à mesure que : as". Procédé contraire : la *dilution*. La concentration aboutit à l'*économie*.

DÉCOUPAGE

Procédé qui consiste à délimiter les *unités de traduction*.

DÉICTIQUE

Se dit d'un mot ou d'une expression qui semble montrer les objets du doigt. L'anglais est plus déictique que le français dans son emploi de "this" et de "that". C'est encore un exemple de sa préférence pour le *plan du réel*.

DÉMARCHE

Préférence que marque une langue entre des structures également possibles. Ex. : la préférence de l'anglais pour le passif relève de la démarche de cette langue. Les tournures idiomatiques sont des cas concrets de démarche.

DÉMONTAGE

Réduction de LD à la *langue neutre*. Le procédé peut également s'appliquer à LA pour fins de vérification (App. 2).

DÉPOUILLEMENT

Procédé inverse de l'*étouffement*, qui dégage l'essentiel du *signifiant* et l'exprime d'une façon condensée.

En allant du français à l'anglais, on aboutira à des prépositions simples en partant de formes étouffées : "Les hommes qui l'entouraient : The men around him". Le dépouillement est un cas particulier de l'*économie*.

DILUTION

Répartition d'un signifié sur plusieurs signifiants. La dilution est un phénomène prosodique. (v. *prosodie* ; voir aussi *concentration*).

DIVERGENCE

Tout écart entre deux langues rapprochées, qu'il s'agisse du sens, des valeurs stylistiques, de la structure ou de la métalinguistique. Le présent ouvrage étudie les divergences entre le français et l'anglais.

DOCUMENTATION

Recherches en vue d'une parfaite compréhension du sujet que traite le texte à traduire, et comprenant (a) sur le plan linguistique: la *nomenclature* des termes techniques ou fonctionnant comme tels. (b) sur le plan métalinguistique: l'intelligence de la situation que ces mots décrivent.

ÉCLAIRAGE

Façon dont un mot donné éclaire la réalité. Suivant le principe posé par Darmesteter dans *la Vie des mots*, le mot n'a pas pour fonction de définir la chose, mais d'en évoquer l'image. En passant d'une langue à l'autre on constate que les mots de même sens n'éclairent pas la même facette de la chose ou de l'idée qu'ils désignent. La *modulation* fait un large emploi des différences d'éclairage.

ÉCONOMIE

Notion de stylistique comparée. Une langue procède avec économie quand elle réussit à exprimer la même chose qu'une autre langue avec des moyens plus réduits. Ex.: "Je crois savoir pourquoi: I think I know why". L'économie peut également caractériser une tournure par rapport à une autre à l'intérieur d'une même langue: "He graduated from high school" réalise une économie par rapport à "He was graduated from high school".

EMPRUNT

Mot qu'une langue emprunte à une autre sans le traduire. Ex.: "suspense", "bulldozer" en français; "fuselage", "chef" en anglais.

ENTENDEMENT, PLAN DE L'

Mode de représentation linguistique qui tend vers le général et l'abstrait, par opposition au *plan du réel* qui reste plus proche des images sensibles, et par conséquent serre de plus près les aspects concrets et particuliers. Ex.: "Un oiseau est entré dans la pièce" se situe sur le plan de l'entendement; "a bird flew into the room" reste sur le plan du réel. Le plan de l'entendement utilise les *mots signes* et le plan du réel les *mots images*. Les images sensibles dominent sur le plan du réel, elles tendent à faire place aux rapports et aux idées sur le plan de l'entendement.

ÉQUIVALENCE

Procédé de traduction qui rend compte de la même situation que

dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente. Ex. : "the story so far : résumé des chapitres précédents".

ÉTOFFEMENT

Variété d'*amplification* appliquée aux prépositions françaises qui ont besoin d'être étoffées par l'adjonction d'un adjectif, d'un participe passé, ou même d'un nom, alors que les prépositions anglaises se suffisent à elles-mêmes. Procédé contraire : le *dépouillement*.

EXPLICITATION

Procédé qui consiste à introduire dans LA des précisions qui restent implicites dans LD, mais qui se dégagent du contexte ou de la situation.

FAUSSES ABSTRACTIONS

Mots abstraits et au pluriel auxquels l'anglais a recours pour éviter le terme concret particulier à la situation. Ex. : "facilities", plus vague que "installations".

FAUSSES PRÉCISIONS

Mots qui, malgré les apparences, ne représentent pas un gain d'information. Ex. : « le *présent* ouvrage ». Dans certains cas, les fausses précisions sont dues à des raisons de structure. Voir, par exemple, l'*étoffement* des pronoms démonstratifs.

FAUX-AMIS

Mots qui, d'une langue à l'autre, semblent avoir le même sens parce qu'ils sont de même origine, mais qui ont en fait des sens différents par suite d'une évolution séparée. Les faux-amis peuvent relever de la sémantique. Ex. : "actual: réel", ou de la stylistique, ex. : (de l'anglais au français) "populace: foule"; (en sens inverse) "populace: rabble".

GAIN

Unité d'*explicitation*. Terme opposé : *perte* (entropie).

GÉNÉRALISATION

Procédé qui consiste à traduire un terme particulier (ou concret) par un terme plus général (ou abstrait). Le français généralise plus que l'anglais. Procédé contraire : la *particularisation*.

GRAMMATICALISATION

Procédé qui remplace les signes lexicaux par des signes grammaticaux. Ex. : "Il se peut que" suivi du subjonctif est la grammaticalisation de "peut-être". Les prépositions "à" et "de" sont essentiellement grammaticales ; "sur", "par", et "dans" ont une valeur lexicale.

GROUPE SYNTAXIQUE

S'oppose au composé en ce qu'il est formé d'éléments actuels. Ex. : "un fils de fonctionnaire" (composé) ; "le fils d'un fonctionnaire" (groupe syntaxique).

IMPLICITATION

Procédé qui consiste à laisser au contexte ou à la situation le soin de préciser certains détails explicites dans LD. Procédé inverse : *explicitation*.

JUXTAPOSITION

Procédé qui consiste à omettre les *charnières* de l'énoncé. La langue procède par juxtaposition ou par *articulation*.

LACUNE

Il y a lacune chaque fois qu'un signifié de LD ne trouve pas de signifiant habituel dans LA. Ex. : l'absence d'un seul mot pour rendre "shallow" (peu profond).

LANGUE

Au sens saussurien, l'ensemble des mots, tournures et constructions à la disposition du groupe qui parle une même langue. Cf. *parole*.

Langue d'arrivée: celle dans laquelle on traduit, abréviation : LA.

Langue de départ: celle que l'on traduit ; abréviation : LD.

Langue neutre: forme de l'énoncé obtenue par le *démontage* du texte, dans laquelle les mots sont dépouillés de leurs *actualisateurs* et réduits à leur valeur sémantique (monèmes), leur agencement étant indiqué séparément ; abréviation : LN.

MARGE

Voir *Réversibilité partielle*.

MARQUE

Sur le plan linguistique, est marque tout segment de l'énoncé qui

identifie une fonction. Ex. : le *t* de "savant" dans "savant aveugle" permet l'analyse du syntagme. Plus particulièrement, nous employons *marque* pour désigner les mots qui identifient les espèces. Ex. : l'article est la marque du nom.

MESSAGE

Ensemble des significations de l'énoncé.

MISE EN RELIEF

L'ensemble des procédés qui permettent de faire ressortir un segment de l'énoncé.

MODULATION

Variation obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage et très souvent de catégorie de pensée. On trouvera aux paragraphes 76 et 218-228 la liste des principaux cas de modulation.

Modulation figée: celle qu'enregistrent les dictionnaires bilingues. Ex. : "tooled leather: cuir repoussé".

Modulation libre: celle que les dictionnaires n'enregistrent pas encore, mais à laquelle les traducteurs ont recours lorsque la langue d'arrivée rejette la traduction littérale.

MOT IMAGE

Mot qui s'oppose au *mot signe* comme étant susceptible d'évoquer une image ou tout autre sensation.

MOT SIGNE

Mot qui tend vers l'abstraction du signe mathématique et s'adresse à l'esprit plutôt qu'à l'imagination ou aux sens.

NIVEAU DE LANGUE

Caractère stylistique d'une langue d'après le degré de culture de ceux qui la parlent. Voir aussi *spécialisation fonctionnelle*.

NOMENCLATURE

Liste des mots techniques ou fonctionnant comme tels, qu'offre un texte à propos du sujet étudié ; voir aussi *documentation*.

OBLIQUE

Se dit d'une traduction qui ne peut être littérale. La *modulation*, l'*équivalence* et l'*adaptation* aboutissent à des traductions obliques.

OPPOSITIONS DES TERMES

actuel/virtuel ; ambivalent/vectériel ; amplification/économie ;
 articulation/juxtaposition ; dépouillement/étouffement ;
 dilution/concentration ; entendement (plan de l')/réel (plan du) ;
 explicitation/implicitation ; lexicalisation/grammaticalisation ;
 modulation figée/modulation libre ; mot signe/mot image ;
 option/servitude ; particularisation/généralisation ;
 perte (entropie)/gain (compensation) ; traduction/retraduction ;
 traduction littérale/traduction oblique.

OPTION

Le contraire de *servitude*. Il y a option lorsqu'une langue a le choix entre deux constructions de même sens. Par exemple, le français dira indifféremment (1) "dès son réveil", ou (2) "dès qu'il se réveillera". L'anglais est astreint à la deuxième tournure, ce qui est pour lui une servitude.

PAROLE

Au sens saussurien, manifestation individuelle et occasionnelle de la *langue*.

PARTICULARISATION

Procédé inverse de la *généralisation* : traduction d'un terme général (ou abstrait) par un terme particulier (ou concret).

PARTICULE

Terme qui englobe les prépositions et les postpositions de l'anglais.

PASSAGE

Procédé de traduction. Ex. : la *transposition*, la *modulation* sont des passages.

PERTE (OU ENTROPIE)

Dans le passage de LD à LA, il y a perte (ou entropie) lorsqu'une partie du *message* ne peut plus être explicitée, faute de moyens structuraux, stylistiques ou métalinguistiques. La lacune est un cas particulier de l'entropie ; par exemple la traduction de l'anglais "she" se heurte à une lacune en hongrois, langue qui ne connaît pas la distinction des genres. Cette perte peut être alors compensée (cf. *compensation*).

PRÉSENTATION, TOUR DE

Procédé par lequel la langue introduit dans l'énoncé une idée, une chose, une personne. Ex. : "Il y a des gens *qui...*".

PROCÈS

Déroulement d'une action dans le temps. Les mots de procès sont essentiellement les verbes, mais aussi certains noms et adjectifs exprimant une action.

PROSODIE

Phénomène étalé sur plusieurs segments de l'énoncé. Par exemple, sur le plan phonologique, l'intonation de : "Ça va ?" ; sur le plan du lexique : "Il n'a guère de temps à vivre" ; sur le plan grammatical : "Les belles pêches que vous nous avez apportées" ; sur le plan stylistique, voir *modulation* et *compensation*.

RAPPEL, CHARNIÈRE DE

Segment de l'énoncé qui renvoie à des parties déjà connues du message.

RAPPROCHEMENT

Mise en présence de deux langues pour traduire l'une par l'autre, ou pour comparer leurs procédés stylistiques. Le présent manuel rapproche l'anglais et le français pour étudier leurs divergences. Les langues rapprochées sont : la langue de départ (LD) et la langue d'arrivée (LA).

REEL, PLAN DU — Voir *entendement*.

RETRADUCTION

Procédé de vérification qui part de LA pour retrouver LD. Pour que cette opération soit pleinement valable, il faut qu'elle donne lieu d'abord à une réinterprétation en LN du texte LA. On mesurera la fidélité d'une traduction et la rigueur avec laquelle elle a été conduite si l'analyse de LA permet de retrouver les UT de LN. Voir l'article suivant.

RÉVERSIBILITÉ PARTIELLE

Cas où LD dispose de deux ou plusieurs tournures là où LA n'en a qu'une pour dire la même chose, de sorte qu'en revenant à la LD

pour effectuer une retraduction, on peut ne pas retomber sur les mêmes mots. Ces tournures étant a priori considérées comme équivalentes, le choix qui s'offre au traducteur est considéré comme une *marge* et non comme un facteur de *divergence*.

SERVITUDE

Cas où le choix, la forme et l'ordre des mots sont imposés par la langue. Ex. : le subjonctif en français après "avant que". En principe, la servitude ne relève de notre étude que dans la mesure où elle confirme certains principes qui lui sont sous-jacents. Ex. : "Il a *le* teint pâle"; l'emploi de l'article défini est une servitude qui confirme la préférence du français pour le plan de l'entendement.

SIGNE

Au sens saussurien, l'union du *signifiant* et du *signifié*.

SIGNIFIANT

Représentation matérielle, par des sons ou par des lettres, du *signe*.

SIGNIFICATION

Relève de la *parole* et s'oppose au *signifié*, qui relève de la *langue*. La signification est identique au signifié en traduction littérale, elle s'en écarte en traduction oblique.

SIGNIFIÉ

Contenu conceptuel du *signe*.

SITUATION

La réalité, concrète ou abstraite, que décrit l'énoncé. Dans certains cas, c'est la situation qui dicte la traduction, en réponse à la question : « Que dit-on dans la langue d'arrivée en pareil cas ? » On obtient alors une *équivalence*. Ex. : "The story so far : Résumé des chapitres précédents".

SPÉCIALISATION FONCTIONNELLE

Caractère stylistique d'une langue dépendant, non du *niveau de langue*, mais du domaine particulier dans lequel le sujet parlant utilise la langue. Ex. : langues juridique, administrative, commerciale, scientifique.

STYLISTIQUE

Nous distinguerons avec Bally (*Le Langage et la vie*, 2^e éd., p. 88) la *stylistique interne* qui étudie les moyens d'expression en opposant les éléments affectifs aux éléments intellectuels à l'intérieur d'une même langue, et la *stylistique externe* (ou comparée) qui observe les caractères d'une langue tels qu'ils apparaissent par comparaison avec une autre langue. Le présent ouvrage se place indifféremment aux deux points de vue et, à l'occasion, établit en outre des rapprochements entre les moyens d'expression des deux langues en présence.

STYLISTIQUE COMPARÉE

Voir *stylistique externe*, article précédent.

SUBJECTIVISME

Tendance d'une langue à faire intervenir un sujet pensant dans la représentation de la réalité. Ex. : "On sentait courir des fraîcheurs humides".

SURTRADUCTION

Vice de traduction qui consiste à voir deux *unités de traduction* là où il n'y en a qu'une. Ex. : "simple soldat" ne doit pas être traduit par "simple soldier", mais bien par "private"; "aller chercher" n'est pas "to go and look for", mais "to fetch" (U.S. go and get).

SYNTAGME

Au sens saussurien, segment d'énoncé comprenant un ou plusieurs mots, et dont les éléments sont régis par un rapport de subordination ou de coordination.

TERMINAISON, CHARNIÈRE DE

Cas particulier de la *charnière de traitement* annonçant la fin d'une partie du message. Ex. : "enfin".

TONALITÉ

L'ensemble des procédés stylistiques exprimant l'attitude, le niveau de langue, la *spécialisation fonctionnelle*.

TRAITEMENT, CHARNIÈRE DE

Segment de l'énoncé qui annonce une partie à venir du message.

TRANSPOSITION

Procédé par lequel un *signifié* change de catégorie grammaticale.

Ex. : "He soon realized : Il *ne tarda pas* à se rendre compte".

UNITÉ DE TRADUCTION

Le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément: ex. : "prendre son élan", "de demain en huit", "battre à coups précipités". (Abréviation : UT).

Les UT permettent d'effectuer le *découpage* d'un texte (App. 2).

VALEUR

L'ensemble des significations que peut prendre un mot suivant les contextes où il est susceptible de figurer. S'oppose à *signification*.

VECTORIEL

Se dit d'un mot qui exprime une direction, que ce soit au propre (mouvement) ou au figuré (échange, rapport), par opposition aux mots *ambivalents* qui peuvent impliquer deux directions contraires. Ex. : "hôte" est ambivalent, mais "host" est vectoriel. "Pass" correspond à "croiser" et à "dépasser", qui sont l'un et l'autre vectoriels.

VIRTUEL

Se dit d'un mot qui n'est pas *actualisé* et qui fait partie d'un *syntagme*. Ex. : "un fils d'officier", "se lever de table". Dans "aller à l'église", église peut être virtuel (to go to church) ou actuel (to go to the church).

PRÉFACE

L'histoire commence sur l'autostrade de New-York à Montréal. Après la cohue des rues encaissées de Manhattan, c'est soudain le calme, la sobre ordonnance d'un long ruban double, dans un cadre de verdure qui vaut à cette artère son nom de Parkway. Là, point d'affiches insolentes, point de panneaux-réclames fulgurants qui troublent la vue et déposent insidieusement dans l'esprit des formules publicitaires. L'auto roule toute seule à un rythme constant, la pensée peut vagabonder librement dans la nature.

Pas tout à fait cependant. Il y a en effet, de loin en loin, des écriteaux qui ponctuent la route. On les lit distraitemment d'abord, pour vérifier si nous sommes dans la bonne voie, — moins distraitemment ensuite, car on ne saurait renier longtemps son métier : nous sommes deux linguistes sur la route de Montréal et c'est de linguistique que nous parlons : *Linguistics will out!* Les écriteaux se multiplient et concurremment une impression se précise en nous : ce n'est pas la nature qui nous rappelle que nous sommes en Amérique, en pays anglo-saxon : c'est la stylistique. Car tous ces écriteaux sont très clairs, certes, mais ce n'est pas ainsi qu'on les rédigerait en français.

A partir de cette constatation, qui n'est sans doute pas neuve, la vérification de l'hypothèse s'imposait aussitôt. Pendant que le conducteur dicte, son compagnon note au dos d'une enveloppe les principaux textes que prodigue aux usagers de la route une administration bienveillante :

KEEP TO THE RIGHT. NO PASSING. SLOW MEN AT WORK. STOP WHEN SCHOOL BUS STOPS. THICKLY SETTLED. STAY IN SINGLE FILE. SLIPPERY WHEN WET. TRUCKS ENTERING ON THE LEFT. CATTLE CROSSING. DUAL HIGHWAY ENDS.

N'est-on pas frappé, à première lecture, du caractère presque paternel et doucement autoritaire de ces injonctions pararoutières ? On nous conseille de rester dans la même file de voitures, on nous enjoint de stopper si l'autobus scolaire (le scolobus ?) s'arrête aussi, de ralentir parce que plusieurs de nos contemporains sont en train de travailler, de noter enfin que le double ruban, séparé par un petit trottoir de verdure, va cesser dans quelques tours de roues. Pour des Français, tout cela n'a guère de résonance officielle. C'est plutôt comme si nous venions d'avoir, avec l'administration des ponts et chaussées de l'Etat de New-York, une courtoise conversation muette, sur des petits billets que nous glisserait subrepticement chaque nouveau massif d'érables rouges ou d'épinettes. — Charmante administration en vérité, qui a l'aimable attention de nous prévenir, au seuil d'une échappatoire pleine de promesses : THIS SIGN LEGALLY CLOSES THIS ROAD!

Engageons-nous cependant, avec l'esprit de contradiction qui caractérise notre race, sur cette route, d'ailleurs charmante, quoique dépourvue d'existence juridique, et faisons le point. Voilà, n'est-il pas vrai, une remarquable leçon de stylistique anglaise recueillie au hasard de la route ? Ne trouve-t-on pas dans ces textes, à la fois familiers dans leur substance et déconcertants par leur style, une illustration vivante de l'emploi par l'anglais de verbes concrets, collant à des concepts particuliers, exprimant des actions qui se déroulent devant nos yeux et semblent n'avoir de valeur que pour la minute présente... ?

Sans doute ; mais creusons davantage : aurions-nous vraiment remarqué le caractère concret et ponctuel de ces écriteaux si nous étions nés sur les bords du Hudson, au lieu d'y arriver avec un peu de la traditionnelle terre de France à la semelle de nos souliers : on peut sérieusement en douter ; nous réagissons devant SLOW MEN AT WORK — (il n'y avait d'ailleurs personne en vue ; avions nous vraiment raison de supposer une virgule après SLOW ?) — parce que nous sentons là une conception fondamentalement étrangère à la nôtre.

Or, cette impression étrangère n'est pas celle qui découle des mots, des graphies, ni même des sons qui composent ces textes officiels ; il s'agit plutôt du choix des termes, du déroulement syntaxique, peut-être simplement de la présence d'un temps alors qu'on en attendait un autre. Nous pouvons donc poser que, s'il y a effet de surprise, c'est qu'en français la démarche intellectuelle présidant à la rédaction d'écriteaux semblables eût été très différente. Il faut en effet rappeler que les structures de l'anglais et du français ne sont point si dissemblables ; en raison même de la parenté qui unit les deux idiomes, et

de leur longue coexistence en territoire anglais, les mots anglais ne sont pas faits pour nous surprendre. "Road", c'est notre route ; "superhighway", notre autoroute ; "trucks", ce sont des camions. Un angliciste pourra évidemment noter la présence de "trucks" (US) au lieu de "lorries" (Br.), mais ceci est une autre histoire. Par ailleurs, il ne peut s'agir de surprise sur le plan technique, car l'autoroute de l'Ouest (France) ressemble à s'y méprendre à ce Hudson Parkway (N. Y.) et comporte une signalisation en tous points comparables, réclamée par des contingences également comparables ; à Versailles comme à White Plains, la route traverse des agglomérations où les enfants doivent aller à l'école. Le motif qui pousse l'administration américaine à écrire SLOW CHILDREN ne doit donc pas nous surprendre, et de ce fait ce texte n'a jamais dû surprendre un anglophone, surtout s'il est monolingue. Mais il attire immédiatement notre attention, parce que notre démarche sémiologique nous aurait poussé à dire en français "Attention aux enfants" ou mieux encore à utiliser un panneau de signalisation représentant deux enfants marchant côte à côte, ce qui est la même chose, dit d'une toute autre manière.

Mais nous voici de nouveau en chemin : et c'est bientôt la frontière canadienne, où l'idiome de nos pères frappe agréablement nos oreilles. Une pause rapide à la douane et nous repartons. L'autoroute canadienne est bâtie sur le même principe que celle que nous venons de quitter, à cela près que la signalisation est bilingue. Après SLOW, tracé en énormes lettres blanches sur la chaussée, vient LENTEMENT, qui prend toute la largeur de la route. Quel adverbe encombrant ! Il est vraiment dommage que le français n'ait pas pratiqué d'hypostasie sur l'adjectif LENT... Mais au fait, LENTEMENT est-il vraiment l'équivalent de SLOW ? Nous commençons à en douter, comme on doute toujours dès que l'on manie deux langues l'une après l'autre, lorsque notre SLIPPERY WHEN WET reparut au tournant de la route, suivi cette fois d'un écriteau français GLISSANT SI HUMIDE. Woâ ! comme dirait Séraphin, arrêtons-nous ici sur cette *soft shoulder* qu'heureusement aucune traduction ne déflore, et méditons sur ce "si", plus glissant à lui seul qu'un arpent de verglas. Il est bien évident que jamais un Français monolingue n'eût composé spontanément cette phrase, de même qu'il n'eût point barré la route avec un adverbe en -MENT. Nous touchons ici à un point névralgique, à une sorte de plaque tournante entre deux langues ; au lieu de LENTEMENT, il fallait mettre RALENTIR, parbleu !, et quant à notre route si humide, il n'y avait qu'à dire, pour respecter le génie de la langue...

Qu'eût-il fallu dire au juste ? La phrase, en vérité, ne nous venait pas spontanément à l'esprit. De toute évidence, nous nous trou-

vions devant une deuxième sorte de stylistique, reposant non plus sur une seule langue, mais sur deux à la fois. La réponse à notre problème suppose donc une étude comparative, une stylistique comparée. Le traducteur, lui, n'avait fait que de la traduction. Et nous-mêmes, imprégnés que nous étions de cette viscosité adjectivale et conditionnelle, nous hésitions avant de le corriger. C'est qu'en effet, pour faire une comparaison, il faut avoir deux objets à comparer, et nous n'en avions qu'un, le texte anglais, dont le caractère concret nous dominait totalement. Pour comparer il nous aurait fallu un texte français équivalent (il nous faudra aussi définir ce terme), qui ne soit pas influencé par une autre démarche sémiologique, un texte sorti spontanément d'un cerveau monolingue, en réponse à une situation en tous points comparable.

Notre hésitation était d'ailleurs amplement justifiée ; nous avançons sur une piste inhabituelle, à mi-chemin entre deux langues dont nous connaissions en principe les caractéristiques propres ; et pourtant, nous hésitions avant d'effectuer le passage de l'énoncé d'une langue à l'autre. Nos doutes portaient sur deux points : (a) le choix d'un texte français ne devant rien au texte anglais mais recouvrant la même réalité, (b) les raisons qui nous poussent à choisir telle traduction plutôt que telle autre.

D'où la conclusion, que l'on entrevoit déjà : le passage d'une langue A à une langue B, pour exprimer une même réalité X, passage que l'on dénomme habituellement traduction, relève d'une discipline particulière, de nature comparative, dont le but est d'en expliquer le mécanisme et d'en faciliter la réalisation par la mise en relief de lois valables pour les deux langues considérées. Nous ramenons ainsi la traduction à un cas particulier, à une application pratique de la stylistique comparée.

On peut envisager dès maintenant ce que doit être cette discipline : très vaste, de toute évidence, puisqu'elle s'appuie en premier lieu sur la connaissance de deux structures linguistiques : deux lexiques, deux morphologies ; mais aussi (peut-être surtout) parce qu'elle s'appuie sur deux conceptions particulières de la vie qui informent ces langues ou en découlent par voie de conséquence : deux cultures, deux littératures, deux histoires et deux géographies, bref — pour reprendre un terme que nous avons utilisé tout à l'heure un peu à la légère, deux génies différents.

Très vaste donc, mais cependant organique, reposant sur des constantes déjà dégagées par les linguistes pour chaque langue séparément et qui maintenant s'affrontent au cours du processus de la traduction. Cette dernière ne serait donc pas uniquement un art, ré-

sultat d'une inspiration qui permettrait seule de reconnaître la présence d'un équivalent véritable. Il y aurait, par delà la perception artistique de l'équivalence dont parle si éloquemment saint Jérôme et après lui Valery Larbaud — un ensemble de lois qui président au miracle d'une parfaite traduction. On peut entrevoir ainsi le visage de la stylistique comparée.

Une remarque s'impose tout de suite. De même que Bally fait justement remarquer que la stylistique ne peut se concevoir que sur le plan de la synchronie, de même la stylistique comparée ne devra pas mélanger les époques, mais opérer sur deux états de langues contemporains — ce qui explique que chaque époque ait toujours ressenti le besoin de refaire les traductions des époques précédentes. Il n'est pas certain a priori que les lois — s'il en est — qui se dégageront de la confrontation de l'anglais du xx^e siècle et du français du xx^e siècle, soient les mêmes que celles qui jailliraient du rapprochement de la langue de Chaucer et de notre français actuel.

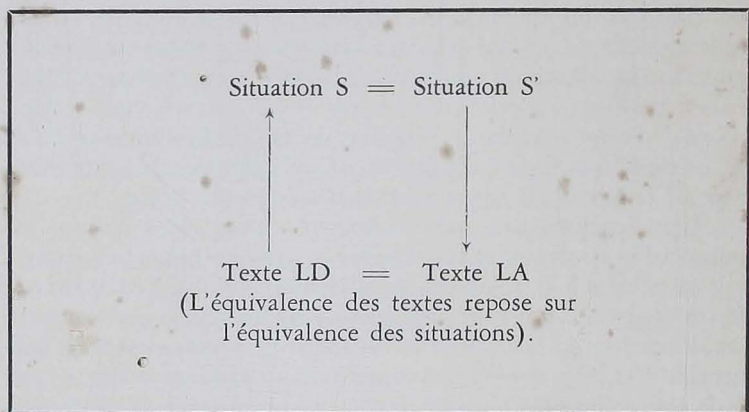
Une deuxième remarque se présente alors : la traduction est indissociable de la stylistique comparée, puisque toute comparaison doit se baser sur des données équivalentes. Mais la reconnaissance de ces équivalences est un problème de traduction au premier chef. Les démarches du traducteur et du stylisticien comparatif sont intimement liées, bien que de sens contraire. La stylistique comparée part de la traduction pour dégager ses lois ; le traducteur utilise les lois de la stylistique comparée pour bâtir sa traduction. C'est pourquoi, devant la nécessité de traduire *SLIPPERY WHEN WET*, nous avons décidé d'écrire, non pas une simple lettre au traducteur, mais tout un manuel possédant, tel Janus Bifrons, le double caractère d'un ouvrage de stylistique comparée et d'un précis de traduction.

* * *

Qu'on ne cherche pas cependant dans les pages qui vont suivre un livre de recettes qui, convenablement appliquées, doivent aboutir infailliblement à un chef-d'œuvre de traduction. De même que chaque stylistique n'est pas entièrement explicable par une analyse fonctionnelle ou psychologique, de même certaines traductions relèvent plus de la création artistique que des méthodes strictes proposées par les linguistes. Et c'est fort heureux ainsi, car l'art est un choix, qui repose sur une certaine liberté.

Il y a cependant de nombreux cas où le passage de la langue A à la langue B est une porte étroite, qui n'admet qu'une solution. C'est alors qu'éclatent les divergences profondes entre les « génies » linguistiques qui se battent autour de notre pauvre écriteau (car nous

ne l'oublions pas), planté là, frissonnant, sur le bord de la route. Et pour ces cas précis, il faudra que nous essayions de dégager la motivation profonde qui a poussé l'auteur du texte A, pour la transposer dans la langue du texte B. En d'autres termes, il nous faudra passer par-dessus les signes pour retrouver des situations identiques. Car de cette situation doit naître un nouvel ensemble de signes qui sera, par définition, l'équivalent idéal, l'équivalent unique des premiers. Ce que l'on pourrait schématiser comme suit :



Et l'histoire finit en France, comme il se devait, sur l'autoroute de l'Ouest. Nous avons fait 5.000 kilomètres, soit 3.000 milles, pour vérifier notre hypothèse et retrouver la situation à l'état pur, en quelque sorte. Le voyage en valait bien la peine ! Nous quittons donc le Havre, Rouen, et les méandres de la Seine pour emprunter ce double ruban sobrement encadré d'une verdure séculaire. Là, point d'affiches insolentes, point de panneaux-réclames : l'auto roule toute seule à son rythme constant. Et voilà que défilent, sous nos yeux ravis, les traductions désirées :

DOUBLER A GAUCHE. PRIORITÉ A DROITE. DÉFENSE DE DOUBLER.
RALENTIR TRAVAUX. RALENTIR ÉCOLE. ZONE URBAINE. CHAUSSÉE
GLISSANTE SUR 3 KILOMÈTRES. ATTENTION CAMIONS. PASSAGE DE
TROUPEAUX, FIN DE LA DOUBLE PISTE.

Et c'est déjà le tunnel de St-Cloud, c'est la Seine et le Bois de Boulogne. C'est Paris.

INTRODUCTION

I — ARGUMENT

§ 1. On lit trop souvent, même sous la plume de traducteurs avertis, que la traduction est un art. Cette formule, pour contenir une part de vérité, tend néanmoins à limiter arbitrairement la nature de notre objet. En fait la traduction est une discipline exacte, possédant ses techniques et ses problèmes particuliers, et c'est ainsi que nous voulons l'envisager dans les pages qui vont suivre. Ce serait, croyons-nous, faire un grand tort à la traduction que de la classer sans examen parmi les arts — un huitième art en quelque sorte. Ce faisant, on lui refuse une de ses qualités intrinsèques, son inscription normale dans le cadre de la linguistique ; on écarte d'elle les techniques d'analyse actuellement à l'honneur en phonologie et morphologie, et que des précurseurs tels que Bally appliquaient déjà il y a cinquante ans dans le domaine de la stylistique.

Certes, si l'on a pu dire que traduire est un art, c'est parce qu'il est possible de comparer plusieurs traductions d'un même original, d'en rejeter certaines comme mauvaises, d'en louer d'autres pour leur fidélité et leur mouvement. Il y aurait donc pour un texte donné non pas une traduction unique, mais un choix devant lequel le traducteur a hésité avant de proposer sa solution. Et s'il y a eu choix, il y a eu par là même démarche artistique, l'art étant essentiellement un libre choix.

Mais on peut prendre le problème par l'autre bout et dire que s'il n'y a pas de traduction unique d'un passage donné, cette non-univocité¹ de la traduction ne provient pas d'un caractère inhérent

1). Les termes techniques de cet ouvrage sont définis au cours de la démonstration ; ils le sont également au glossaire placé en tête du volume pour la commodité des lecteurs, qui voudront bien s'y reporter le cas échéant.

à notre discipline, mais plutôt d'une exploration incomplète de la réalité. Il est permis de supposer que si nous connaissions mieux les méthodes qui gouvernent le passage d'une langue à l'autre, nous arriverions dans un nombre toujours plus grand de cas à des solutions uniques. Si nous possédions un critère quantitatif pour rendre compte de l'exploration du texte, nous pourrions même exprimer par un pourcentage le nombre de cas qui échapperaient encore à l'univocité.

Au lieu de constater la difficulté de manière désinvolte en parlant de "trahison" et en rejetant ainsi la traduction du domaine des sciences humaines², il nous a paru préférable de poser le principe de l'exploration méthodique du texte à traduire et de la traduction proposée. Après quoi, il nous sera loisible de montrer pourquoi l'utilisation des techniques est, de plein droit, un art apparenté à l'art de la composition qui préside à la rédaction du texte original. En d'autres termes la traduction devient un art une fois qu'on en a assimilé les techniques. Il suffit d'avoir eu à corriger des copies de version lors d'un concours de traducteurs pour savoir qu'en général le succès récompense surtout ceux qui ont du métier, et que ce métier leur a été enseigné par des anciens formés par l'expérience d'une profession souvent ingrate, et qui savent qu'il ne suffit pas d'être bilingue pour s'improviser traducteur.

§ 2. La méthode que nous proposons ne s'applique d'ailleurs pas uniquement aux travaux de professionnels, mais aux différents domaines de la traduction. On peut en distinguer au moins trois : le domaine scolaire et le domaine professionnel, déjà reconnus, auxquels nous ajouterons celui de la recherche linguistique.

La traduction scolaire peut être soit un procédé d'acquisition (aujourd'hui condamné) soit un procédé de vérification. Il permet alors de s'assurer si les élèves ont assimilé les mots et les tours de la langue étrangère (thème) ou s'ils sont capables de saisir et de rendre le sens et les nuances d'un texte étranger (version).

En dehors de l'école, la traduction a pour but de faire connaître à d'autres ce qui a été dit ou écrit dans la langue étrangère. Celui qui traduit ne traduit pas alors pour comprendre mais pour faire comprendre. Il a compris avant de traduire.

2). Il ne faut pas oublier que la linguistique est sans doute la plus exacte des sciences de l'homme, celle du moins qui a le plus d'avance sur les autres, par un concours de circonstances qui ne saurait être fortuit. Cf. Trager et Smith: "It is probably true that in linguistics, because of the extremely formal and handable nature of the data, the greatest progress in organization on the proper levels has been made." *Outline of English Structure* (1951), p. 81.

On peut considérer un troisième rôle de la traduction. La comparaison de deux langues, si elle est pratiquée avec réflexion, permet de mieux faire ressortir les caractères et le comportement de chacune. Ici, ce qui compte, ce n'est pas le sens de l'énoncé, mais la façon dont procède une langue pour rendre ce sens. Dans quelle mesure, par exemple, révèle-t-elle la situation sous-jacente de l'énoncé ? Une simple phrase telle que "He went north to Berlin", recueillie dans un roman, ne peut guère se traduire littéralement en français. On peut le regretter, mais il vaut mieux se rendre compte, à la réflexion, que le français n'éprouve pas le besoin de donner la précision qu'exprime "north". Intuitif dans le concret, il laisse au lecteur plus de liberté pour reconstituer la réalité. Étant donné son point de départ, par exemple Munich ou Vienne, le voyageur en question ne pouvait gagner Berlin qu'en allant vers le nord. Il en est de même de "up in your room" que nous rendons simplement par "dans votre chambre". C'est là une question de gains et de pertes (151). Ce n'est pas la seule qui se trouvera ainsi élucidée. La comparaison du français et de l'anglais que nous venons de faire nous a permis de dégager du français, et par voie de contraste, de l'anglais, des caractères qui resteraient invisibles au linguiste travaillant sur une seule langue. Il semble donc que la traduction, non pour comprendre, ni pour faire comprendre, mais pour observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, soit un procédé d'investigation. Elle permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle resteraient ignorés. A ce titre elle est une discipline auxiliaire de la linguistique.

§ 3. Il est à souhaiter que la traduction ainsi pratiquée inspire également les travaux scolaires et la formation des traducteurs professionnels. Mais dans la mesure où elle intervient dans l'enseignement des langues, il importe de bien délimiter sa place par rapport aux études de grammaire et de vocabulaire.

Si la traduction est avant tout une discipline comparée, il s'ensuit qu'elle suppose connus les objets qu'elle rapproche, à savoir les deux langues en présence. Il ne peut être question à l'école de connaissances étendues, mais on s'est rendu compte, il y a déjà longtemps, que le thème et la version ne sont profitables que si on les pratique à l'intérieur d'un domaine préalablement exploré par d'autres procédés. Quant au traducteur de profession, il doit connaître toutes les nuances de la langue étrangère et posséder toutes les ressources de sa langue maternelle. Autant dire que la grammaire et le vocabulaire ne doivent avoir aucun secret pour lui. Le présent ouvrage s'adresse

à ceux qui possèdent une bonne connaissance de la langue étrangère courante, que ce soit le français ou l'anglais. Son but n'est pas d'exposer des faits de grammaire ou de vocabulaire, mais d'examiner comment fonctionnent les pièces du système pour rendre l'idée exprimée dans l'autre langue. Des faits de langue ainsi examinés se dégagera une théorie de la traduction reposant à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants³.

Notre étude restera donc en marge de la grammaire et du lexique, mais elle y puisera néanmoins sa substance. Elle permettra aussi de faire la synthèse de notions qui restent souvent disjointes. Elle offrira aux traducteurs de métier des points de repère précieux dans le classement des notions déjà acquises et des faits nouveaux.

§ 4. Pour arriver à ce résultat nous devons :

a) essayer de reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre, et en dresser la carte. S'il y a toujours des moments où il est préférable de prendre à travers champs, il n'en reste pas moins vrai qu'un réseau de routes soigneusement tracées facilitera le transit de la pensée entre les deux langues.

b) étudier sur des exemples aussi précis et aussi probants que possible les mécanismes de la traduction, en dériver des procédés, et par delà les procédés retrouver les attitudes mentales, sociales, culturelles qui les informent.

Il n'est pas question de donner une collection de recettes dont l'application automatique aboutirait à une mécanisation de la traduction⁴. Comme il a été dit précédemment, nous ne croyons pas aux solutions uniques. Mais nous sommes persuadés qu'une confrontation

3). Cf. la remarque de J. Bélanger, dans son compte rendu du livre de H. Godin, *Les Ressources stylistiques du français contemporain* : "lorsqu'ils traduisent [les anglicistes] font plus ou moins consciemment de la stylistique comparée du français et de l'anglais. Les registres d'expression des deux langues coïncident exactement sur peu de points, en dépit des apparences." *Les Langues modernes* 44.5 (1950) p. 348.

Pour ce qui est de la préparation grammaticale et lexicologique du traducteur nous renvoyons à une bibliographie sommaire p. 318.

4). Par mécanisation de la traduction, nous voulons parler d'un automatisme des reflexes du traducteur qui le dispenserait de penser à la valeur totale de son texte ; nous ne faisons pas allusion ici aux efforts des cybernéticiens pour élaborer des machines à traduction, point sur lequel nous reviendrons (35, 151). Cependant, l'intérêt d'une certaine mécanisation n'est pas négligeable, et ne doit pas échapper au traducteur. Il nous est parfois arrivé de nous trouver devant un texte difficile, alors que la journée avait été longue et fatigante. Une application "mécanique" des techniques de la traduction permettait alors d'arriver sans difficulté à un premier jet correct, qu'il suffisait ensuite de relire pour corriger les raideurs inévitables du procédé.

des deux stylistiques, la française et l'anglaise, permet de dégager les lignes générales et même dans certains cas des lignes précises. Cette confrontation et la création de catégories de la traduction à laquelle nous sommes amenés, ne sont pas de purs jeux d'esprit. Il s'agit de faciliter au traducteur l'identification de difficultés auxquelles il se heurte et de lui permettre de les placer dans les catégories ad hoc, à côté de celles pour lesquelles une solution a déjà été proposée. Nous pensons par exemple que celui qui a traduit "École maternelle" par "Motherly School" aurait évité cette faute s'il avait su que "motherly" est un mot purement affectif, alors que "maternelle" peut être à la fois intellectuel et affectif. On verra plus loin que l'opposition des caractères intellectuels et affectifs permet de serrer de plus près les différences entre les faux amis.

§ 5. Écrivant en français pour des lecteurs en majorité francophones, nous serons naturellement portés à partir de l'anglais pour aboutir au français. Mais nous estimons cependant que la comparaison des deux langues doit se faire dans les deux sens. C'est pourquoi les expressions dont nous nous servons : LD, **langue de départ** et LA, **langue d'arrivée**, s'appliqueront indifféremment à l'anglais et au français. C'est dire que nous ferons à la fois du thème et de la version, et les spécialistes de français dont l'anglais est la langue maternelle devraient pouvoir utiliser le présent ouvrage.

§ 6. Notre étude comprend trois parties qui correspondent à trois aspects de la langue : le **lexique**, l'**agencement** et le **message**. Dans l'Appendice on trouvera quelques textes permettant d'appliquer la méthode que nous proposons.

Avant de reconnaître les cheminements qui permettent de passer d'une langue à l'autre, il convient de proposer et de définir certaines notions dont nous aurons besoin au cours de notre étude.

II — NOTIONS DE BASE

§ 7. Le **signe linguistique** :

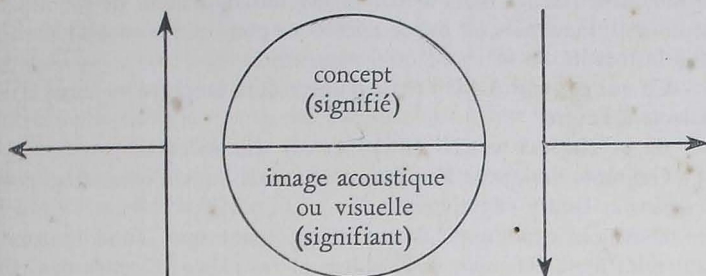
Un énoncé se compose de **signes**. Les signes relèvent du vocabulaire, de la grammaire, de l'intonation, etc. Ils donnent à l'énoncé un **sens global** que nous appelons le **message** et qui est la raison d'être de l'énoncé. A côté des signes il faut distinguer les **indices**. Le signe est employé à dessein par celui qui parle. L'indice est au contraire la révélation involontaire de sa condition sociale, de son caractère et de son humeur du moment. Celui qui lit ou écoute, s'il est observateur, remarquera les indices en même temps qu'il enregistrera les signes. De même qu'une bonne explication de texte doit dégager les indices aussi bien que les signes, la traduction doit tenir compte des uns et des autres. L'étude des indices fait partie de la **documentation**. (App. 1).

L'énoncé correspond à une ou à plusieurs situations. La **situation** est la réalité que les mots évoquent. On sait qu'il est dangereux de traduire sans tenir compte du contexte. Allant plus loin, nous dirons que le contexte ne prend tout son sens que lorsqu'on reconstruit mentalement la situation qu'il décrit. C'est là surtout une question de **métalinguistique** (246 sq.).

La notion de signe n'est pas simple. Selon la définition de F. de Saussure le signe est l'union indissoluble d'un concept et de sa forme linguistique, écrite ou parlée. La partie conceptuelle du signe s'appelle le **signifié**, et la partie linguistique, le **signifiant**. Quand, pour un contexte donné, un mot a un équivalent exact dans une autre langue, il n'y a, pratiquement, qu'un signifié pour deux signifiants. Ex. : "knife" et "couteau" dans le contexte "couteau de table : table knife". Mais les signifiés de deux signifiants jugés interchangeable peuvent ne pas coïncider entièrement. C'est le cas de "bread" et de "pain". Le pain anglais n'a ni le même aspect ni la même importance alimentaire que le pain français.

Le traducteur doit s'occuper du côté purement formel des signes, savoir, par exemple, la différence entre "booksellers" et "bookseller's", "it please" et "it pleases", "j'en doute" et "je m'en doute", et nous répétons que ces connaissances préalables sont sous-entendues au cours de la présente discussion. Il doit s'occuper aussi et surtout de leur aspect conceptuel, de leur signification, qui l'oriente, comme nous

l'avons vu, vers une situation donnée. Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces qui peut être représentée, comme dans le *Cours de linguistique générale*, par la figure suivante :



Les deux flèches verticales en sens inverse expriment l'interaction des deux moitiés du signe dans le continuum langue-pensée, qui constitue le message et que nous ne pouvons subdiviser en tranches que par une opération analytique difficile et arbitraire. Cette interaction est précisément le domaine par excellence du traducteur et elle s'opère non seulement sur le plan vertical, à l'intérieur du signe, pourrait-on dire, mais également de signe à signe, sur le plan horizontal, dans le déroulement du message, de telle sorte que la totalité du message est plus grande que la simple somme des signes qui le composent. C'est pour marquer ce deuxième plan de l'interaction que nous nous sommes permis d'ajouter les deux flèches horizontales aux flèches verticales de F. de Saussure, car en tant que traducteurs nous nous occupons surtout de message, et ce n'est que pour des raisons pratiques et pédagogiques que nous étudierons les signes séparés de ces messages.

§ 8. Le signifiant ne définit qu'exceptionnellement le signifié dans sa totalité. Le plus souvent il ne note qu'un aspect du signifié. Ce fait a été mis en lumière par Darmesteter dans son petit livre sur *La Vie des mots* (Delagrave, 1895) : « Le nom n'a pas pour fonction de définir la chose, mais seulement d'en éveiller l'image. Et, à cet effet, le moindre signe, le plus imparfait, le plus incomplet suffit, du moment qu'il est établi, entre les gens parlant la même langue, qu'un rapport existe entre le signe et la chose signifiée » (p. 43). Il en résulte que si les synonymes ont par définition des signifiés presque identiques, leurs signifiants évoquent des aspects différents. C'est ainsi que pour reprendre un exemple de Darmesteter, "vaisseau"

met l'accent sur la forme, "bâtiment" sur la construction, et "navire" sur la flottabilité. Du moins il en a été ainsi à l'origine. Depuis, les sujets parlants, qui n'ont pas de raison de penser historiquement, ne ramènent pas les mots à leur aspect initial. L'oubli de cet aspect est normal, inévitable, et même nécessaire pour que le mot s'identifie avec la totalité de la chose qu'il représente.

Ce qui est vrai à l'intérieur d'une même langue l'est aussi d'un dialecte à l'autre.

Ex. : "Keyless watch" (Br.) : "stem winder" (U.S.)

Ces mots désignent le même objet, mais l'un le caractérise positivement et l'autre négativement.

Dans ces conditions, il serait surprenant que d'une langue à l'autre les mots évoquent invariablement les mêmes facettes des choses qu'ils désignent.

Ex. : "armored car" (U.S.) : "fourgon bancaire".

Le terme français désigne l'usage de ce véhicule et le mot américain, son aspect⁵. De même :

"équipe de dépannage : wrecking crew"

Notre théorie de la **modulation** repose sur cette constatation (37).

§ 9. Signification et valeur :

Nous retrouvons ici une autre distinction faite par Saussure à propos des signes. La **signification** est le sens d'un signe dans un contexte donné. La **valeur** est ce qui oppose un signe à d'autres, non pas dans un énoncé mais dans la langue. L'exemple que donne Saussure est celui de "mouton". Ce signe a le même signifié que "sheep" dans des contextes tels que "Le berger garde ses moutons", mais il n'a pas la même valeur puisqu'il peut désigner la viande de mouton (mutton) et, ce que Saussure n'avait pas prévu, la laine comme garniture de vêtement (en anglais "mouton") (CLG, p. 160).

§ 10. Langue et parole :

Cette opposition est également saussurienne (CLG, p. 30-31). La langue, ce sont les mots et les constructions à la disposition du sujet parlant, mais en dehors de l'usage qu'il en fait. Dès qu'il parle ou qu'il écrit, ses mots et ses tours relèvent de la parole. La distinction est importante, car il y a toujours une légère déformation de

5). Il n'est d'ailleurs pas sûr que la construction d'un fourgon bancaire français justifie l'épithète de "armored". Il y aurait dans ce cas un fait de métalinguistique.

la langue dans la parole. La langue évolue par la parole. La parole a précédé la langue et certaines des réalisations de la parole continuent à passer dans la langue. La langue correspond aux notions traditionnelles de lexique et de grammaire, la parole réside dans les faits de style — écrit ou parlé — qui caractérise tout énoncé. Le message relève surtout de la parole. Le rédacteur d'un message utilise les ressources de la langue pour dire quelque chose de personnel et d'imprévisible qui est un fait de parole. On voit tout de suite que nombre des difficultés de traduction tiennent plus à la parole qu'à la langue. Par ailleurs, la valeur relève de la langue, et la signification, de la parole.

§ 11. Servitude et option.

Dans la mesure où la langue nous est donnée, elle est un ensemble de **servitudes** auxquelles nous sommes contraints de nous soumettre. Par exemple, le genre des mots, la conjugaison des verbes, l'accord des mots entre eux. Dans ces limites il est possible de choisir entre les ressources existantes, et c'est cette liberté qui crée la parole. C'est un fait de langue que l'existence de l'imparfait du subjonctif. Ce n'est plus aujourd'hui une servitude et son emploi, devenu facultatif, représente donc une **option**. C'est d'ailleurs l'indice d'une certaine recherche, d'un souci de correction qui paraîtra désuet à certains.

Le traducteur devra donc distinguer entre ce qui est imposé au rédacteur et ce que celui-ci a utilisé librement. Sur les trois plans où va s'exercer notre analyse, le lexique, l'agencement et le message, la distinction entre servitude et option reste valable. En LD ce sont surtout les options qui doivent retenir l'attention. En LA le traducteur devra compter avec les servitudes qui entravent sa liberté d'expression et il devra aussi savoir choisir entre les options qui s'offrent à lui pour rendre les nuances du message.

§ 12. Surtraduction :

Le fait de traiter une servitude comme une option aboutit souvent à une **surtraduction**. Si par exemple nous traduisons "aller chercher" par "to go and look for" au lieu de "to fetch", nous agissons comme si "aller chercher" était la rencontre fortuite de deux mots autonomes, alors qu'il s'agit d'une expression consacrée par l'usage et représentant une servitude. Le français est en effet obligé d'employer deux mots pour rendre ce que l'anglais exprime aussi bien par un seul. C'est ce que n'a pas vu l'auteur d'un livre sur la Résistance dans le passage

suisant qui utilise, après traduction, des informations de source française.

"The striking miners were given food by the occupation authorities, but they were not won over. It went so far that the families of the strikers were compelled to go to the City Hall to look for the soup which their men had refused." (H.L. Brooks, *Prisoners of Hope*, New York, 1942).

"Look for" est ici une surtraduction. Il aurait fallu dire : "to get the soup" ou encore "for the soup".

On voit que la surtraduction consiste essentiellement à voir deux unités là où il n'y en a qu'une (17-26).

§ 13. Langue et stylistique.

Le traducteur, avons-nous dit, doit se préoccuper davantage des faits d'option que des faits de servitude. On peut dire que la grammaire est le domaine des servitudes, tandis que les options constituent en grande partie celui de la stylistique, ou tout au moins d'une certaine stylistique, celle que Bally a étudiée dans son *Traité de stylistique française*. En fait, du point de vue où nous nous plaçons et comme le fait Bally lui-même⁶, on peut considérer deux sortes de stylistiques. L'une cherche à dégager les moyens d'expression d'une langue donnée en opposant les éléments affectifs aux éléments intellectuels. C'est la **stylistique interne**. L'autre s'attache à reconnaître les démarches des deux langues en les opposant l'une à l'autre. Nous l'appellerons la stylistique comparative externe, ou **stylistique comparée**. Par exemple, la prédominance du verbe pronominal en français n'est apparente que pour celui qui compare le français à l'anglais. Elle permet de dégager, par voie de contraste, la préférence de l'anglais pour la voix passive. Par contre, l'étude des mots péjoratifs peut se faire à l'intérieur d'une langue donnée et sans comparaison avec une autre langue. Si le traducteur travaille surtout dans le domaine de la stylistique externe, il ne saurait ignorer les constatations de la stylistique interne. Bally, qui s'est surtout consacré à celle-ci, n'en a pas moins compris l'importance du point de vue comparatif. Il s'en est inspiré dans sa *Linguistique générale et linguistique française*, et A. Malblanc en a poursuivi l'application dans son étude sur la stylistique comparée du français et de l'allemand⁷.

6) Cf. *Le Langage et la vie*, 2^e éd., p. 80. Voir aussi Bally, *TSF*, p. 1-30 ; et Malblanc, à l'ouvrage ci-dessous, § 5-7.

7) *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 1944. Une seconde édition est en préparation, refondue et développée d'après les normes proposées dans le présent ouvrage, sous le titre "*Stylistique comparée du français et de l'allemand*".

Reprenant maintenant notre distinction entre servitude et option, nous dirons que, si les options dominent dans la stylistique interne, qui étudie surtout les faits d'expression, la stylistique externe traite à la fois de servitude et d'option. Beaucoup de démarches caractéristiques d'une langue sont des servitudes. Par exemple, l'**étoffement** des prépositions françaises (91) tient à une servitude du français qui limite l'autonomie des prépositions.

§ 14. Les niveaux de langue.

Dans toute la mesure du possible, le traducteur doit garder la **tonalité** du texte qu'il traduit. Pour ce faire, il doit dégager les éléments qui constituent cette tonalité par rapport à tout un ensemble de caractères stylistiques que nous appelons les **niveaux de langue**. Il est facile de distinguer des tonalités différentes suivant que le texte appartient à la langue parlée, à la langue écrite, à une langue technique, etc. Il est plus difficile, par contre, d'établir une structure de la tonalité⁸.

Nous adopterons ici en grande partie la terminologie saussurienne telle que Bally l'a précisée dans son *Traité de stylistique française*, mais en faisant deux distinctions nouvelles : l'une entre le **bon usage** et la **langue vulgaire**, l'autre entre les préoccupations **esthétiques** et les préoccupations **fonctionnelles**, donc utilitaires.

Le système des tonalités est un système d'oppositions. Tel terme est administratif parce qu'une association mémorielle permet de l'opposer à un terme usuel désignant la même chose: ex. "décès/mort"; il suppose donc une option et par conséquent l'existence de variantes stylistiques.

Outre l'opposition des mots entre eux sur le plan de l'effet produit, on peut en établir une autre par rapport aux mots usuels qui, de ce fait, sont dépourvus de tonalité et constituent ce que nous appelons la **langue commune**, qui comme son nom l'indique, participe à toutes les catégories horizontales et verticales indiquées dans le schéma ci-après. La distinction entre bon usage et langue vulgaire peut varier suivant les époques ou les circonstances, mais on ne saurait nier cependant que même à une époque de relâchement linguistique

8). La tonalité n'est pas tout entière fonction du niveau, mais elle y puise une bonne part de ses effets stylistiques. Le niveau peut être apprécié indépendamment du message, bien qu'il s'exprime en fait par des signes concrets : mots spéciaux, syntaxe particulière, ordre des mots, etc. Il pourra, lors des opérations de découpage, être porté en marge du texte, un peu comme on inscrit la tessiture d'un morceau de musique à la clef.

comme la nôtre, une personne instruite hésitera à dire : "Je vous cause". Cette expression donne à un texte une certaine tonalité que le traducteur devra s'efforcer de rendre, ne serait-ce que par **compensation**, par exemple, en employant "me" pour "I", ou "It don't matter". Le fait que l'exemple : "Je m'en rappelle" est devenu moins concluant à cet égard témoigne des fluctuations de ces lignes de démarcation, mais n'infirme en rien leur existence.

Notre deuxième distinction reconnaît des préoccupations esthétiques par rapport à celles qui ne sont qu'utilitaires. A partir de la **langue familière**, qui est à la limite inférieure du bon usage, on peut affiner l'expression en s'élevant successivement au niveau des **langues écrite, littéraire, poétique**. En sens inverse, on descend au niveau de la **langue populaire** et de **l'argot**. Parallèlement à cet axe vertical, il y a un axe horizontal qui, à cet étage de la langue écrite, englobe les différentes **spécialisations fonctionnelles**, c'est-à-dire celles où la langue fonctionne au profit d'une spécialisation technique. Ces spécialisations obéissent à des nécessités pratiques et non à une intention esthétique : c'est là ce qui distingue essentiellement les deux axes.

Remarque : En regard de la langue familière et de l'argot, nous plaçons les **jargons**, langues à la fois familières et techniques, comme par exemple, ceux des Grandes Ecoles ou de certains métiers. Nous retenons la distinction que fait Bally (*TSF* § 240), à savoir que les jargons diffèrent de l'argot en ce qu'ils ne sont compréhensibles qu'aux seuls initiés. Evidemment ils communiquent largement avec l'argot, mais restent liés à des activités particulières.

Les niveaux de langue

		tonalité esthétique		spécialisations fonctionnelles.								
		Bon usage	Langue commune	langue poétique								
langue littéraire												
langue écrite	adminis- trative			juridique	scienti- fique	etc.						
langue familière	les jargons											
Langue vulgaire						langue populaire						
						argot						

§ 15. Si, par exemple, nous devons traduire le message : "Hello, John! How are you today?" il nous faut savoir à quel niveau il se situe. Nous saurons alors comment traduire l'exclamation ("Bonjour!" "Tiens!" "Bonjour, Jean!" "Salut!" etc.), décider s'il faut conserver le prénom ou l'omettre, opter pour une formule de politesse qui cadrera avec le niveau choisi, etc. C'est précisément faute d'apprécier correctement les niveaux que les étrangers commettent souvent des erreurs, tutoyant un inconnu par exemple, ou employant devant un supérieur des formules qui ne conviennent qu'à un inférieur.

§ 16. Par ailleurs, nous nous plaçons sur un plan synchronique, citant dans la mesure du possible des formes et des textes rapprochés provenant d'un même état de langue, sans émettre à leur sujet d'appréciations normatives. Le traducteur a du reste rarement l'occasion d'en faire et doit se montrer très prudent lorsque son texte lui révèle des faiblesses de style. Peut-il et doit-il les omettre dans sa traduction ? Notons simplement au passage que le choix adopté par nous d'une langue volontairement classique risque de confronter des éléments légèrement en retard sur l'évolution. Nous préférons considérer les cas extrêmes de "français avancé" ou de "progressive English" comme du ressort des spécialistes, et surtout des écrivains eux-mêmes, et constater une norme que nous ne discuterons pas.

III — UNITÉS - PLANS - TECHNIQUES

§17. Il convient maintenant, une fois rappelées les notions de linguistique applicables à notre propos, de serrer de plus près le travail du traducteur en examinant les unités sur lesquelles il opère, les plans sur lesquels se situent ces unités, et enfin les techniques qui permettent le **passage** d'une langue à l'autre.

A. Unités de traduction.

La recherche des **unités** sur lesquelles on doit opérer est l'une des démarches essentielles de toute science, et souvent la plus controversée. Il en va de même en traduction, où jusqu'ici on ne parlait que de mots, comme si ces segments de l'énoncé étaient si évidents qu'il ne fallait pas les définir. Or il suffit de parcourir les pages des principales revues de linguistique des vingt dernières années pour constater que rien n'est moins défini que la notion de mot ; certains linguistes sont allés jusqu'à traiter le mot de "nébuleuse intellectuelle" (Delacroix) ou même lui refusent toute existence concrète.

Aussi bien nous verrons que malgré son apparente commodité le mot n'est pas une unité satisfaisante. Sans doute nous ne pouvons nous en passer tout à fait, ne serait-ce que parce qu'un énoncé se divise en mots séparés par des espaces blancs et que nous retrouvons dans les dictionnaires les éléments ainsi délimités. Mais même dans la langue écrite les limites ne sont pas toujours très nettes. Nous pensons en particulier à l'usage capricieux du trait d'union. Ainsi on dit "face à face", mais "vis-à-vis", "bon sens", mais "faux-sens" et "contresens", "porte-monnaie", mais "portefeuille", "tout à fait", mais "sur-le-champ". Les irrégularités ne sont pas moindres en anglais, le trait d'union étant plus fréquent en britannique qu'en américain. Son omission dans la phrase suivante paraît saugrenue à un lecteur britannique, mais représente l'usage courant aux États-Unis.

"His face turned an ugly brick red:

Son visage prit une vilaine couleur rouge brique."

Si maintenant nous passons à la langue parlée, nous constatons qu'en français tout au moins les frontières entre les mots disparaissent, les unités que perçoit l'oreille étant les syllabes et les groupes

de force (ou mots phonétiques). Le français possède en effet très peu de marques phonologiques permettant de délimiter les mots entre eux.

Le problème des unités existe donc et il avait déjà préoccupé Saussure : "La langue présente ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord, sans qu'on puisse douter cependant qu'elles existent et que c'est leur jeu qui la constitue" (CLG, p. 149).

Au fond ce qui nous gêne pour adopter le mot comme unité, c'est qu'avec lui on ne voit plus clairement la structure double du signe, et que le signifiant prend une place exagérée par rapport au signifié. Le traducteur, répétons-le, part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique. Il lui faut donc une unité qui ne soit pas exclusivement formelle, puisqu'il ne travaille sur la forme qu'aux deux extrémités de son raisonnement. Dans ces conditions, l'unité à dégager est l'unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire des idées et des sentiments et non des mots.

Nous considérons comme équivalents les termes : **unité de pensée**, **unité lexicologique** et **unité de traduction**. Pour nous ces termes expriment la même réalité considérée d'un point de vue différent. Nos unités de traduction sont des unités lexicologiques dans lesquelles les éléments du lexique concourent à l'expression d'un seul élément de pensée⁹. On pourrait encore dire que l'unité de traduction est le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément¹⁰.

§ 18. On peut distinguer plusieurs sortes d'unités de traduction selon le rôle particulier qu'elles jouent dans le message.

a) les **unités fonctionnelles** sont celles dont les éléments participent à la même fonction grammaticale :

"Il habite/Saint-Sauveur/à deux pas/en meublé/chez ses parents/".

9). Il serait plus exact de dire : l'élément de pensée prédominant dans tel segment de l'énoncé. Il peut, en effet, y avoir superposition d'idées à l'intérieur d'une même unité. Ex. : "to loom" comporte à la fois l'idée d'apparition agrandie et celle d'imminence ou de menace, mais ces deux idées ne peuvent pas se séparer sur le plan de l'agencement. Elles sont superposées. C'est ce que Bally appelle le cumul des signifiés. Il faut s'attendre en pareil cas à ce que la traduction ne garde qu'un des signifiés, celui que le contexte met en avant. C'est pourquoi il est à peu près impossible de traduire complètement un poème.

10). On touche ici très nettement à ce qui sépare notre analyse stylistique de l'analyse structurale. Etant donné que le traducteur doit se préoccuper davantage de sémantique que de structure, il nous a semblé préférable d'avoir une unité définie à partir du sens plutôt qu'à partir de la fonction.

- b) les **unités sémantiques**, comme le nom l'indique, présentent une unité de sens :
- "sur-le-champ : immediately" (cf. "on the spot")
 - "le grand film : the feature"
 - "avoir lieu : to happen" (cf. "to take place")
 - "prendre place : to sit" (ou "to stand")
- c) les **unités dialectiques** articulent un raisonnement :
- "en effet", "or", "puisque aussi bien"
- d) les **unités prosodiques** sont celles dont les éléments participent à une même intonation :
- "You don't say! : Ça, alors !"
 - "You're telling me! Vous ne m'apprenez rien".
 - "You bet! Je vous crois!"

En fait les trois dernières catégories constituent nos unités de traduction. Les unités fonctionnelles, à moins d'être brèves, ne sont pas nécessairement limitées à une seule unité de pensée.

§ 19. Si nous considérons maintenant la correspondance entre les unités de traduction et les mots du texte, trois cas peuvent se présenter :

- 1) **unités simples** : chacune d'elles correspond à un seul mot. C'est évidemment le cas le plus simple, et nous le mentionnons d'abord parce qu'il est fréquent et ensuite parce qu'il permet de mieux définir les deux autres. Dans la phrase :
 "Il gagne cinq mille dollars."
 il y a autant d'unités que de mots et on peut remplacer chaque mot séparément sans changer la texture de la phrase.
 Ex. : "Elle reçoit trois cents francs."
- 2) **unités diluées** : elles s'étendent sur plusieurs mots qui forment une unité lexicologique du fait qu'ils se partagent l'expression d'une seule idée. Nous empruntons nos exemples aux deux langues :
 simple soldat : private.
 tout de suite : immediately.
 au fur et à mesure que : as.
 poser sa candidature à : to apply for.
 in so far as : dans la mesure où.
 to report progress : tenir (quelqu'un) au courant.
 nooks and crannies : des recoins.
- 3) **unités fractionnaires** : l'unité n'est alors qu'une partie d'un mot, ce qui veut dire que la composition du mot est encore sentie par le sujet parlant.

Ex. : "relever quelque chose qui est tombé", mais non "relever une erreur" ; "récréation", mais non "récréation" ; "brunette", en français "petite brune", mais non en anglais, où l'on peut dire "a tall brunette" ; "re-cover" (recouvrir), mais non "recover" (recouvrer).

On sait qu'en anglais l'accentuation indique si le mot a deux unités (black' bird') ou une seule (black'-bird).

§ 20. Mais l'identification des unités de traduction repose aussi sur une autre classification où intervient le degré de cohésion des éléments en présence. Malheureusement il s'agit là d'un critère variable, et les catégories que nous allons tenter d'établir sont surtout des points de repère entre lesquels il faut s'attendre à trouver des cas intermédiaires difficiles à classer.

1) Aux unités réduites à un seul mot (19) nous opposerons les **groupes unifiés** formés de deux ou de plusieurs mots offrant le maximum de cohésion. Dans cette catégorie entrent les expressions qu'on a coutume d'appeler **idiotismes**. L'unité de sens est très nette et elle s'appuie souvent sur une particularité syntaxique telle que l'omission de l'article devant le nom. En général les traducteurs les moins expérimentés décèlent sans peine ce genre d'unité.

Ex. : à bout portant : point-blank
 mettre à pied : to dismiss
 à mon corps défendant : in self-defence
 avoir le pas sur : take precedence over
 avoir lieu : take place
 s'en prendre à : blame
 faire fausse route : to go astray
 l'échapper belle : to have a narrow escape
 avoir maille à partir avec : to have a bone to pick with.

§ 21. Moins évidentes sont les alliances de mots où le degré de cohésion est moindre, mais dont les termes sont unis par une certaine affinité. On pourrait les appeler **groupements par affinité**.

a) les **locutions d'intensité**

Elles sont centrées sur un nom :

un hiver rigoureux : a severe winter
 un bombardement intense : severe shelling
 un refus catégorique : a flat denial

une connaissance approfondie : a thorough knowledge
 d'une importance capitale : of paramount importance
 une majorité écrasante : an overwhelming majority
 une souveraineté pleine et entière :
 a full and undiminished sovereignty
 une pluie diluvienne : a downpour

ou sur un adjectif, un participe passé ou un verbe :

grièvement blessé : seriously injured
 sourd comme un pot : stone deaf
 diamétralement opposés : poles apart
 formellement interdit : strictly prohibited
 entièrement revu et corrigé : completely revised
 battre à plate couture : to beat hollow (completely)
 s'ennuyer à mourir : to be bored to death
 savoir pertinemment : to know for a fact
 réfléchir mûrement : to give careful consideration
 s'amuser royalement : to enjoy oneself immensely

On voit que ces groupements existent dans les deux langues, mais il est rare qu'ils se laissent traduire littéralement. L'anglais a une façon à lui de renforcer un adjectif :

- Drink your coffee while it is nice and hot :
 Buvez votre café pendant qu'il est chaud.
- He was good and mad : Il était furieux.
- A great big truck : Un énorme camion.

Le renforcement de "big" par "great" évoque le langage enfantin.

Certains adjectifs ont même un autre adjectif comme intensificateur :

stone deaf : sourd comme un pot
 stark mad : complètement fou
 stark naked : nu comme un ver
 dead tired : éreinté
 dripping wet : ruisselant

§ 22. b) les **locutions verbales** dans lesquelles un verbe suivi d'un nom (ex. faire une promenade) est en principe l'équivalent d'un verbe simple (ex. se promener) de la même famille que le nom :

faire une promenade : to take a walk
 prendre note : to take note
 remettre sa démission : to tender one's resignation
 induire en tentation : to lead into temptation
 apporter un changement : to make a change

mettre un terme à : to put an end to
 pousser un soupir : to heave a sigh
 pousser un cri : to utter a cry
 porter un jugement sur : to pass judgment on

Le verbe simple n'existe pas toujours. Il faut considérer aussi comme unité de pensée les groupes formés d'un nom appelant un certain verbe pour sa mise en œuvre dans la phrase, et ce verbe n'est pas forcément le même dans les deux langues.

subir un échec : to suffer a setback
 remporter un succès : to score a success
 franchir une distance : to cover a distance
 faire un somme : to take a nap
 faire des vers : to write poetry
 dresser une liste : to draw up a list
 percevoir un droit : to charge a fee
 établir un certificat : to make out a certificate
 suivre un cours : to take a course
 passer un examen : to take an exam

On verra d'autre part (87) que beaucoup de verbes simples anglais ne peuvent se traduire en français que par des locutions verbales.

Ex. : passer au crible : to sift
 mettre en danger : to endanger
 fermer à clef : to lock
 faire bon accueil à : to welcome
 faire appel à : to appeal to
 faire écho à : to echo
 donner de la bande : to list
 mettre en italique : to italicize
 faire une génuflexion : to genuflect

§ 23. c) De même beaucoup de nos locutions adjectivales et adverbiales (87, 112) constituent des unités, comme le montre le fait qu'elles se rendent en anglais par un mot simple.

capitulation sans condition : unconditional surrender
 d'un air de reproche : reproachfully
 d'un œil (air) critique : critically
 à plusieurs reprises : repeatedly
 à juste titre : deservedly

§ 24. d) Beaucoup d'unités sont formées d'un nom et d'un adjectif, sans qu'il y ait cette fois intensification de la qualité exprimée par le nom. L'adjectif est fréquemment un mot usuel à sens technique.

les grands magasins : department stores

sa bonne volonté : his willingness

un haut fourneau : a blast furnace

du fer blanc : tin

un petit pain : a roll

une petite voiture : a wheel-chair

un simple soldat : a private

la vitesse acquise : the momentum

une longue-vue : a telescope

§ 25. e) Au delà de ces domaines assez faciles à délimiter on entre dans un maquis d'expressions où le traducteur doit dépister l'unité lexicologique. Les dictionnaires en donnent de nombreux exemples, mais il n'existe pas, et pour cause, de répertoires complets. Nous donnons ci-dessous des exemples pris au hasard pour montrer la variété de ces unités.

le régime des pluies : the rainfall

un immeuble de rapport : an apartment (ou "office") building

mettre en chantier : to lay down

mettre au point : to overhaul, to perfect, to clarify

gagner du temps : to save time

chercher à gagner du temps : to stall, to play for time

§ 26. En principe, la traduction d'un mot dépend de son contexte. L'unité de traduction est un contexte restreint ; c'est un syntagme dont l'un des éléments détermine la traduction de l'autre : "régime" se traduit par "fall" dans "régime des pluies". D'autre part, le contexte relève de la parole : les mots qui s'y rencontrent ont peu de chance de se retrouver de nouveau dans le même ordre. L'unité de traduction relève en même temps de la langue, c'est aussi une association mémorielle (74).

La distinction que nous avons faite entre groupes unifiés et groupements par affinité n'exclut pas leur combinaison en unités complexes. Par exemple, "bonne" et "volonté" donnent par affinité l'unité "bonne volonté". Mais la bonne volonté ne vaut que si elle se manifeste. Il y a donc affinité de sens entre "bonne volonté", groupement par affinité, et "faire preuve de", groupe unifié. Cela nous donne

"faire preuve de bonne volonté" que nous traduisons tout simplement à l'occasion par "to be co-operative". De même "à huis clos", groupe figé, forme avec "délibérer" ou "siéger" un groupement par affinité : "délibérer" ou "siéger à huis clos : to hear a case in camera".

B. Les trois plans de la stylistique externe :

Nous avons à plusieurs reprises fait allusion à une division tripartite de notre matière. Il convient maintenant de s'y attarder davantage

§ 27. a) Le premier plan englobe l'ensemble des signes considérés en eux-mêmes, c'est-à-dire abstraction faite des messages dans lesquels ils s'insèrent d'ordinaire. Le répertoire des signes, ou **lexique**, s'explore par substitution d'unités de traduction à l'intérieur de cadres syntaxiques de structure comparable. Il ne s'agit pas pour nous d'exposer séparément le contenu des deux lexiques, celui de LD et celui de LA, chaque lexique pouvant en effet s'ordonner par rapport à lui-même¹¹. Notre but est de dégager de leur rapprochement certaines catégories lexicales permettant de rendre mieux compte de nos unités de traduction. Parfois le parallélisme entre LD et LA est frappant, et il suffit d'en profiter. Parfois les deux langues divergent nettement et il faut analyser ces divergences pour les comprendre et les surmonter. Les différences nous intéressent naturellement plus que les similitudes. Plus deux langues sont proches par la structure et la civilisation, et plus grand est le danger de confusion entre les valeurs de leurs lexiques respectifs, comme le montre, par exemple, la question des faux-amis (54 sq.). Mais même les mots qui ne souffrent pas de ressemblances fortuites et trompeuses présentent cependant des différences d'aire sémantique auxquelles le traducteur doit prendre garde.

Ainsi "street" recouvre, en américain, le sens du français, "chaussée" aussi bien que celui de "rue".

"Do not walk in¹² the street : Ne marchez pas sur la chaussée."

11). J. Perrot note très justement à ce propos que l'application des principes fonctionnels, qui ont donné tant de faits nouveaux sur le plan phonologique, n'a jamais été tentée sur le plan du lexique (*La Linguistique*, p. 62)

12). Lorsque "street" s'emploie au sens de "chaussée" il s'emploie avec "in" et non pas "on". En britannique "chaussée" peut se rendre par "roadway".

Étant donné que les unités de traduction se substituent entre elles à l'intérieur de certains cadres syntaxiques tels que

there was		a noise
		a bang
		a thud
		a hiss, etc.

on peut dire que le lexique s'ordonne selon un axe vertical¹³.

§ 28. b) Les unités de traduction s'ordonnent à leur tour sur un autre plan, horizontal cette fois, et qui est la trame de l'énoncé, auquel nous donnerons le nom d'**agencement** pour insister sur les faits de structure. La fonction, la valeur des UT est conditionnée à chaque instant du déroulement des énoncés par des **marques** particulières, par des variations de forme (**morphologie**) et par un certain ordre (**syntaxe**). Ici, soulignons que nous ne nous arrêterons pas à des comparaisons morphologiques, qui seraient pourtant intéressantes, parce que le comportement formel des signifiants (par exemple, l'invariabilité de l'adjectif anglais), ne nous apprendrait rien sur le plan de la traduction. Là encore, nous partirons du sens, retrouvant la dichotomie qui est, pour J. Perrot, le domaine essentiel du linguiste : **lexique** et **syntaxe** : ... "car l'usage de la langue comme moyen de communication implique la connexion de deux fonctions : il y a communication d'énoncés... relatifs à des notions" (*La Linguistique*, p. 21).

§ 29. c) Nous sommes enfin amenés à considérer un troisième plan, celui du **message**, qui est en quelque sorte le cadre global dans lequel l'énoncé s'insère et se déroule jusqu'à sa conclusion. Le message est individuel : il relève de la parole et ne dépend des faits de structure que dans la mesure où le choix d'un système linguistique impose à l'usage certaines limites et certaines servitudes. Du message relèvent les éclairages particuliers (**tonalités**), le choix des **niveaux**, l'ordonnance des **paragraphes**, et des **charnières** qui en ponctuent le déroulement. Le message baigne tout entier dans la métalinguistique, puisqu'il est le reflet individuel des situations, qui sont des phénomènes extra-linguistiques. Il y a donc pour nous, dans l'exploration

13). C'est également suivant un axe vertical que s'ordonnent les composantes sémantiques d'un mot (voir note 9). Ex. : "casquette" : idée de coiffure, idée de classe sociale (à une époque donnée), idée d'occupation (travail manuel, chasse, etc...).

du texte, des faits qui ne s'expliquent pas par des considérations d'ordre lexical ou syntaxique, et qui relèvent d'une réalité plus haute, plus difficilement accessible, mais essentielle, que certains linguistes ont appelée "contexte", sans d'ailleurs jamais la définir complètement. C'est ce qu'a voulu exprimer G. Galichet dans un ouvrage très dense et qui nous a fourni de nombreuses suggestions, la *Physiologie de la langue française*, P.U.F., 1949, où nous relevons le passage caractéristique suivant :

« Dans la phrase, les mots se déterminent les uns les autres ; une sélection s'opère ainsi entre leurs diverses significations possibles. Et l'acception ainsi sélectionnée se module de certaines nuances que les mots se communiquent, déteignant ainsi... les uns sur les autres, nuances qu'imprime souvent aussi l'ensemble de la phrase. Ces nuances peuvent modifier considérablement la signification lexicale du mot. C'est dire qu'en fin de compte un mot n'a pas de sens en soi : il n'a de sens que dans et par un contexte. » (p. 39).

Voilà donc les axes selon lesquels s'ordonneront les trois parties principales du présent ouvrage. Le schéma ci-dessous résume graphiquement les cadres de notre recherche.

METALINGUISTIQUE FRONTIÈRE --- DE LA --- STYLISTIQUE MICRO- LINGUISTIQUE	} TOTALITÉ DU SIGNE	I	II	III
		unités de pensée (monèmes)	syntagmes et molécules	tonalité charnières mise en relief "contexte"
		- LEXIQUE -	AGENCEMENT	- MESSAGE
		unités de traductions (VOCABULAIRE)	morphologie et syntaxe (GRAMMAIRE)	phrases paragraphe textes (COMPOSITION)
		1	2	3

C. Les procédés techniques de la traduction.

§ 30. Une fois posés les principes théoriques sur lesquels repose la stylistique comparée, il convient d'indiquer quels sont les procédés techniques auxquels se ramène la démarche du traducteur.

Rappelons qu'au moment de traduire, le traducteur rapproche deux systèmes linguistiques, dont l'un est exprimé et figé, l'autre est encore potentiel et adaptable. Le traducteur a devant ses yeux un point de départ et élabore dans son esprit un point d'arrivée ; nous avons dit qu'il va probablement explorer tout d'abord son texte : évaluer le contenu descriptif, affectif, intellectuel des UT qu'il a découpées ; reconstituer la situation qui informe le message ; peser et évaluer les effets stylistiques, etc. Mais il ne peut en rester là : bientôt son esprit s'arrête à une solution — dans certains cas, il y arrive si rapidement qu'il a l'impression d'un jaillissement simultané, la lecture de LD appelant presque automatiquement le message en LA ; il ne lui reste qu'à contrôler encore une fois son texte pour s'assurer qu'aucun des éléments LD n'a été oublié, et le processus est terminé.

C'est précisément ce processus qu'il nous reste à préciser. Ses voies, ses procédés apparaissent multiples au premier abord, mais se laissent ramener à sept, correspondant à des difficultés d'ordre croissant, et qui peuvent s'employer isolément ou à l'état combiné.

§ 31. Traduction directe ou traduction oblique.

Notons tout d'abord qu'il y a, grosso modo, deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager : la traduction directe ou **littérale**, et la traduction **oblique**.

En effet, il peut arriver que le message LD se laisse parfaitement transposer dans le message LA, parce qu'il repose soit sur des catégories parallèles (parallélisme structural), soit sur des conceptions parallèles (parallélisme métalinguistique). Mais il se peut aussi que le traducteur constate dans la langue LA des trous ou "lacunes" (52), qu'il faudra combler par des moyens équivalents (171 sq.), l'impression globale devant être la même pour les deux messages. Il se peut aussi que par suite de divergences d'ordre structural ou métalinguistique certains effets stylistiques ne se laissent pas transposer en LA sans un bouleversement plus ou moins grand de l'agencement ou même du lexique. On comprend donc qu'il faille, dans le deuxième cas, avoir recours à des procédés

beaucoup plus détournés, qui à première vue peuvent surprendre, mais dont il est possible de suivre le déroulement pour en contrôler rigoureusement l'équivalence : ce sont là des procédés de traduction oblique. Les procédés 1, 2 et 3 sont directs. Les autres sont obliques.

§ 32. *Procédé N° 1 : l'emprunt.* Trahisant une lacune, généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu), l'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Ce ne serait même pas un procédé de nature à nous intéresser, si le traducteur n'avait besoin, parfois, d'y recourir volontairement pour créer un effet stylistique. Par exemple pour introduire une couleur locale, on se servira de termes étrangers, on parlera de "verstes" et de "puds" en Russie, de "dollars" et de "party" en Amérique, de "tequila" et de "tortillas" au Mexique, etc. Une phrase telle que : "the coroner spoke" se traduit mieux par un emprunt : "Le coroner prit la parole", que par la recherche plus ou moins heureuse d'un titre équivalent parmi les magistrats français.

Il y a des emprunts anciens, qui n'en sont plus pour nous, puisqu'ils sont rentrés dans le lexique et deviennent des servitudes : "alcool", "redingote", "paquebot", "acajou", etc. Ce qui intéresse le traducteur, ce sont les emprunts nouveaux et même les emprunts personnels. Il est à remarquer que souvent les emprunts entrent dans une langue par le canal d'une traduction, ainsi que les emprunts sémantiques ou faux-amis, contre lesquels il faut se prémunir soigneusement. (54 sq.).

La question de la couleur locale évoquée à l'aide d'emprunts intéresse les effets de style et par conséquent le message.

§ 33. *Procédé N° 2 : le calque.*

Le calque est un emprunt d'un genre particulier : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un **calque d'expression**, qui respecte les structures syntaxiques de la LA, en introduisant un mode expressif nouveau (cf. "Compliments de la Saison"), soit à un **calque de structure**, qui introduit dans la langue une construction nouvelle (cf. "Science-fiction").

De même que pour les emprunts, il existe des calques anciens, figés, que nous citons au passage pour rappeler qu'ils peuvent, comme les emprunts, avoir subi une évolution sémantique qui en font des faux-amis. Plus intéressants pour le traducteur seront les calques nou-

veaux, qui veulent éviter un emprunt tout en comblant une lacune (cf. "économiquement faible", calqué sur l'allemand) ; il y a avantage, semble-t-il, à recourir alors à la création lexicologique à partir du fonds gréco-latin ou à pratiquer l'hypostase (cf. Bally, *LGLF* § 257 sq.). On éviterait ainsi des calques pénibles, tels que: "Thérapie occupationnelle" (Occupational Therapy) ; "Banque pour le Commerce et le Développement" ; "les quatre Grands" ; "le Premier français", et autres calques qui sont, dans l'esprit de certains traducteurs, l'expression la plus concrète de l'abomination de la désolation".

§ 34. Procédé N° 3 : La traduction littérale.

La traduction littérale ou mot à mot désigne le passage de LD à LA aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique sans que le traducteur ait eu à se soucier d'autre chose que des servitudes linguistiques : ex. : "I left my spectacles on the table downstairs : J'ai laissé mes lunettes sur la table en bas" ; "Where are you?: Où êtes-vous?" "This train arrives at Union Station at ten. Ce train arrive à la gare Centrale à 10 heures."

En principe, la traduction littérale est une solution unique, réversible et complète en elle-même. On en trouve les exemples les plus nombreux dans les traductions effectuées entre langues de même famille (français-italien) et surtout de même culture. Si l'on peut constater un certain nombre de cas de traduction littérale entre le français et l'anglais, c'est que les conceptions métalinguistiques peuvent également souligner des coexistences physiques, des périodes de bilinguisme, avec l'imitation consciente ou inconsciente qui s'attache à un certain prestige intellectuel ou politique, etc. On peut aussi les expliquer par une certaine convergence des pensées et parfois des structures, que l'on observe bien dans les langues de l'Europe (cf. la création de l'article défini, le concept de culture et de civilisation, etc.) et qui a inspiré plusieurs articles intéressants aux tenants de la "General Semantics".

14). Autres exemples de calques : "Le mariage est une association à cinquante-cinquante..." (*Les Nouvelles Littéraires*, 6 octobre 1955) ; "l'homme dans la rue" (G. Gignoux, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1955) — il faudrait dire "l'homme de la rue" ou mieux encore "le Français moyen" ; "compagnon de route" (pour "fellow-traveller") (*Le Monde*, Sélection hebdomadaire, 1-7 mars 1956) ; "...la plupart des grandes décisions sur le Proche-Orient ont été prises à un moment où Sir Winston Churchill affectait de considérer comme "vide" la "chaise" de la France sur la scène internationale." (*Le Monde*, Sélection hebdomadaire, 1-7 mars 1956) — dire : "la place" ou, à la rigueur, "le fauteuil".

§ 35. Jusqu'au procédé N° 3, on a pu traduire sans l'intervention de procédés stylistiques spéciaux. Si tel était toujours le cas, le présent ouvrage n'aurait pas de raison d'être et la traduction, ramenée au passage univoque de LD à LA, n'offrirait aucun intérêt. La solution, proposée par le groupe du *Massachusetts Institute of Technology*, de confier à des machines à mémoire électronique la traduction de textes scientifiques repose en grande partie sur l'existence, dans ces textes, de segments parallèles, correspondant à des raisonnements parallèles qui, comme on pouvait s'y attendre, se révèlent particulièrement nombreux dans le cas de la langue scientifique¹⁵.

Mais si, une fois ce procédé N° 3 atteint, la traduction littérale est reconnue inacceptable par le traducteur, il faut recourir à une traduction oblique. Par inacceptable, nous entendons que le message, tel qu'il se laisse rédiger littéralement,

- (a) donne un autre sens
- (b) n'a pas de sens
- (c) est impossible pour des raisons structurales
- (d) ne correspond à rien dans la métalinguistique de LA
- (e) correspond bien à quelque chose, mais non pas au même niveau de langue.

Si, pour fixer les idées, nous considérons les deux phrases suivantes : (1) "He looked at the map" (2) "He looked the picture of health", nous pourrions traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale : "il regarda la carte"¹⁶, mais nous ne pouvons traduire ainsi la seconde : "il paraissait l'image de la santé", à moins de le faire pour des raisons expressives (cas du personnage anglais qui parle mal français dans un dialogue). Si le traducteur aboutit à un texte tel que celui-ci : "Il se portait comme un charme", c'est qu'il reconnaît là une équivalence de messages, que sa position particulière, extérieure à la fois à LD et à LA, lui fait apparaître clairement. L'équivalence de messages s'appuie elle-même, en dernier ressort, sur une identité de situation, qui seule permet de dire que LA retient de la réalité certaines caractéristiques que LD ne connaît pas.

Normalement, si nous avons des dictionnaires de signifiés, il suffirait de chercher notre traduction à l'article correspondant à la situation identifiée par le message LD. Comme il n'en existe pratique-

15). Consulter à ce sujet les articles de la revue *Mechanical Translation*, Cambridge, Mass., M.I.T. (1944) ainsi que le livre de Locke, W.N. et A.D. Booth, *Machine Translation of Languages*, New York, John Wiley, 1955, dont Martin Joos a donné le compte rendu dans *Language*, avril-juin 1956.

16). On remarquera que le message n° 1 perd en clarté, puisque "carte" explicite moins que "map". Mais ceci n'infirmé en rien la démonstration. Voir compensation (15).

ment pas, nous partons des mots ou unités de traduction, et nous devons les soumettre à des procédés particuliers pour aboutir au message désiré. Le sens d'un mot étant fonction de la place qu'il occupe dans l'énoncé, il arrive que la solution aboutisse à un groupement de mots tellement éloigné de notre point de départ qu'aucun dictionnaire n'en fait mention. Étant donné les combinaisons infinies des signifiants entre eux, on comprend pourquoi le traducteur ne saurait trouver dans les dictionnaires des solutions toutes faites à ses problèmes. Car lui seul possède la totalité du message pour l'éclairer dans son choix, et c'est le message seul, reflet de la situation, qui permet en dernière analyse de se prononcer sur le parallélisme des deux textes.

§ 36. Procédé N° 4 : **La transposition.**

Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'au cas particulier de la traduction. "Il a annoncé qu'il reviendrait" devient par transposition du verbe subordonné en substantif : "Il a annoncé son retour". Nous appelons cette seconde tournure : tournure transposée, par opposition à la première, qui est tournure de base. Dans le domaine de la traduction, nous serons appelés à distinguer deux espèces de transposition : (1) la **transposition obligatoire** (2) la **transposition facultative**. Par exemple : "dès son lever" doit être non seulement traduit (Procédé N° 3) mais obligatoirement transposé (Procédé N° 4) en "As soon as he gets up" (ou "got up"), l'anglais n'ayant dans ce cas que la tournure de base. Mais en sens inverse, nous avons le choix entre le calque et la transposition, puisque le français possède les deux tournures.

Au contraire, les deux phrases équivalentes "après qu'il sera revenu : "after he comes back" peuvent être toutes les deux rendues par une transposition : "après son retour : after his return".

La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point de vue de la stylistique. Le traducteur doit donc être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s'insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. On voit en effet que la tournure transposée a généralement un caractère plus littéraire.

Le **chassé-croisé** (88) est un cas particulièrement fréquent de transposition.

§ 37. Procédé N° 5 : la Modulation.

La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de LA.

De même que pour la transposition, nous distinguerons des modulations libres ou facultatives et des modulations figées ou obligatoires. Un exemple classique de la modulation obligatoire est la phrase : "The time when..." qui doit se rendre obligatoirement par : "le moment où"; au contraire, la modulation qui consiste à présenter positivement ce que la LD présentait négativement est le plus souvent facultative, bien qu'il y ait là des rapports étroits avec la démarche de chaque langue : "It is not difficult to show... : Il est facile de démontrer...".

La différence entre une modulation figée et une modulation libre est une question de degré. Dans le cas de la modulation figée, le degré de fréquence dans l'emploi, l'acceptation totale par l'usage, la fixation conférée par l'inscription au dictionnaire (ou la grammaire) font que toute personne possédant parfaitement les deux langues ne peut hésiter un instant sur le recours à ce procédé.

Dans le cas de la modulation libre, il n'y a pas eu de fixation, et le processus est à refaire chaque fois. Notons cependant que cette modulation n'est pas pour cela facultative ; elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à la solution idéale correspondant, pour la langue LA, à la situation proposée par LD. Si l'on veut une comparaison, la modulation libre aboutit à une solution qui fait s'exclamer le lecteur : Oui, c'est bien comme cela que l'on s'exprimerait en français ; la modulation libre tend donc vers une solution unique. Et cette solution unique repose sur un mode habituel de pensée, imposé et non facultatif. On voit donc qu'entre la modulation figée et la modulation libre, il n'y a qu'une différence de degré, et qu'une modulation libre peut, à chaque instant, devenir une modulation figée dès qu'elle devient fréquente, ou dès qu'elle est sentie comme la solution unique (ceci ressort généralement de l'examen de textes bilingues ou de discussions au cours d'une conférence bilingue ou d'une traduction fameuse qui s'impose par sa valeur littéraire). L'évolution d'une modulation libre vers une modulation figée arrive à son terme lorsque le fait en question s'inscrit dans les dictionnaires et les grammaires et devient matière enseignée. A partir de cet instant, la non-modulation est une faute d'usage, condamnée comme telle¹⁷.

17). G. Panneton, à qui nous empruntons le terme modulation, avait bien senti ce que l'on peut tirer d'une application méthodique de la transposition et de la modulation : "La transposition correspondrait en traduction à une

§ 38. *Procédé N° 6 : L'équivalence.*

Nous avons souligné à plusieurs reprises qu'il est possible que deux textes rendent compte d'une même situation en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence. L'exemple classique de l'équivalence est fourni par la réaction de l'amateur qui plante un clou et se tape sur les doigts : s'il est français, il dira : "Aïe", s'il est anglais, il dira : "Ouch".

Cet exemple, quoique grossier, fait ressortir un caractère particulier des équivalences : elles sont le plus souvent de nature syntagmatique, et intéressent la totalité du message. Il en résulte que la plupart des équivalences, pour emporter notre adhésion, sont figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Les proverbes offrent en général de parfaites illustrations de l'équivalence : "like a bull in a china shop : comme un chien dans un jeu de quilles" ; "Too many cooks spoil the broth : Deux patrons font chavirer la barque" ; il en va de même pour les idiotismes : "to talk through one's hat", "as like as two peas" ne doivent se calquer à aucun prix ; et pourtant, c'est ce qu'on observe chez les populations dites bilingues, qui souffrent du contact permanent de deux langues et finissent par n'en savoir aucune. Il se peut d'ailleurs que certains de ces calques finissent par être acceptés par l'autre langue, surtout si la situation qu'ils évoquent est neuve et susceptible de s'acclimater à l'étranger. Mais la responsabilité d'introduire ces calques dans une langue parfaitement organisée ne devrait pas échoir au traducteur : seul l'auteur peut se permettre semblables fantaisies, dont le succès ou l'échec rejaillira alors sur lui. Dans une traduction, il faut s'en tenir à des formes plus classiques, car le soupçon d'anglicisme, de germanisme, d'hispanisme s'attachera toujours à tout essai d'innovation dans le sens du calque.

§ 39. *Procédé N° 7 : L'adaptation.*

Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans LA, et doit être créée par rapport

équation du premier degré, la modulation à une équation du second degré, chacune transformant l'équation en identité, toutes deux effectuant la résolution appropriée". *La Transposition en traduction*, thèse de M.A., Université de Montréal, 1946.

à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas particulier de l'équivalence, une *équivalence de situations*. Pour prendre un exemple, on peut citer le fait pour un père anglais d'embrasser sa fille sur la bouche comme une donnée culturelle qui ne passerait pas telle quelle dans le texte français. Traduire : "he kissed his daughter on the mouth" par "il embrassa sa fille sur la bouche", alors qu'il s'agit simplement d'un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message LA un élément qui n'existe pas dans LD ; c'est une sorte particulière de surtraduction. Disons : "il serra tendrement sa fille dans ses bras", à moins que le traducteur ne veuille faire de la couleur locale à bon marché.

Ce procédé d'adaptation est bien connu des interprètes qui travaillent en simultané ; on raconte qu'un interprète ayant adapté "cricket" en "Tour de France" dans un contexte où l'on évoquait un sport particulièrement populaire, fut mis dans une situation difficile par la réponse du délégué français, qui remerciait l'orateur d'avoir évoqué un sport aussi typiquement français. Il fallut alors inverser l'adaptation pour retomber en anglais sur le "cricket"...

Le refus de procéder à des adaptations qui portent non seulement sur les structures, mais aussi sur le déroulement des idées et leur présentation matérielle dans le paragraphe, se trahit dans un texte parfaitement correct par une tonalité indéfinissable, quelque chose de faux qui décèle invariablement une traduction. C'est malheureusement l'impression que donnent trop souvent les textes publiés par les organisations internationales actuelles, dont les membres exigent par ignorance ou un souci mal placé de littéralité des traductions aussi calquées que possible. Le résultat est un galimatias qui n'a de nom dans aucune langue, mais que R. Etienne a fort justement traité de "sabir Nord-Atlantique". Un texte ne peut être un calque, ni sur le plan structural, ni sur le plan métalinguistique. Toutes les grandes traductions littéraires ont reconnu implicitement l'existence des procédés dont nous venons de faire le recensement, comme l'a très bien montré Gide dans sa Préface de *Hamlet*. Et l'on peut se demander si les Américains ne refusaient pas de prendre la SDN au sérieux parce que beaucoup de ses textes étaient des traductions non modulées et non adaptées d'un original français, de même que le sabir Nord-Atlantique ne s'explique que par des textes mal digérés à partir d'un original anglo-américain. Nous touchons là un problème extrêmement grave, que le manque de place nous empêche de traiter : celui des changements intellectuels, culturels et linguistiques que peut entraîner à la longue l'existence de docu-

ments importants, manuels scolaires, articles de journaux, dialogues de films, etc. rédigés par des traducteurs qui ne peuvent pas ou n'osent pas s'aventurer dans les traductions obliques. A une époque où la centralisation excessive et le manque de respect pour la culture d'autrui poussent les organisations internationales à adopter une langue de travail unique pour rédiger des textes qui sont ensuite traduits hâtivement par des traducteurs mal considérés et trop peu nombreux, on peut craindre de voir les quatre-cinquièmes du globe se nourrir exclusivement de traductions et périr intellectuellement de ce régime de bouillie pour les chats.

§ 40. Application des 7 procédés ci-dessus :

Au cours des chapitres suivants, nous aurons l'occasion de montrer que nos sept procédés s'appliquent également, quoiqu'à des degrés divers, aux trois parties de cet ouvrage : lexique, agencement et message. Il est par exemple possible de procéder à des *emprunts* sur le plan du lexique : "bulldozer", "réaliser", "stopover" et sur le plan du message : "O.K.", "Five o'clock tea". C'est ce que nous avons voulu montrer par le tableau récapitulatif ci-après, qui donne un exemple typique pour chacun des procédés envisagés sur les trois plans de la stylistique.

Enfin, il est bien entendu que l'on peut, dans une même phrase, recourir à plusieurs de ces procédés, et que certaines traductions ressortissent parfois à tout un complexe technique qu'il est difficile de définir ; par exemple la traduction de "paper-weight" par "presse-papiers" offre à la fois une transposition et une modulation, figées bien entendu. De même, la traduction (sur une porte) de PRIVATE par DÉFENSE D'ENTRER est à la fois une transposition, une modulation et une équivalence. C'est une transposition parce que l'adjectif "private" se rend par une locution nominale ; une modulation, parce qu'on passe d'une constatation à un avertissement (cf. "wet paint. : Prenez garde à la peinture") ; enfin, c'est une équivalence puisque la traduction est obtenue en remontant à la situation sans passer par la structure.

TABLEAU GÉNÉRAL DES PROCÉDÉS DE TRADUCTION :

	<i>Lexique</i>	<i>Agencement</i>	<i>Message</i>
1. Emprunt	F. Bulldozer	F. Science-fiction	F. Five o'Clock Tea.
	A. Fuselage	A. (Pie) à la mode	A. Bon voyage.
2. Calque	F. Economiquement faible	F. Lutétia Palace	F. Compliments de la Saison
	A. Normal School	A. Governor General	A. Take it or leave it.
3. Traduction littérale	F. ink	F. L'encre est sur la table	F. Quelle heure est-il ?
	A. encre	A. The ink is on the table	A. What time is it?
4. Transposition	F. Expéditeur	F. Depuis la revalorisation du bois	F. Défense de fumer
	A. From:	A. As timber becomes more valuable	A. No smoking
5. Modulation	F. Peu profond	F. Donnez un peu de votre sang	F. Complet
	A. Shallow	A. Give a pint of your blood	A. No Vacancies
6. Equivalence	F. (Milit.) La soupe	F. Comme un chien dans un jeu de quilles	F. Château de cartes
	A. Br. (Milit.) Tea	A. Like a bull in a china shop	A. Hollow Triumph
7. Adaptation	F. Cyclisme	F. En un clin d'œil	F. Bon appétit!
	A. Br. cricket		
	A. U.S. baseball	A. Before you could say Jack Robinson	A. U.S. Hi!

ORDRE DE DIFFICULTÉ CROISSANTE



STYLISTIQUE COMPARÉE

I

LE LEXIQUE

CHAPITRE I

LE PLAN DU RÉEL ET LE PLAN DE L'ENTENDEMENT

§ 41. La représentation linguistique peut se faire soit sur le **plan du réel**, à l'aide de **mots images**, soit sur celui de **l'entendement**, à l'aide de mots signes. Nous appelons **mot signe** tout ce qui tend au signe abstrait, c'est-à-dire à ce qu'est le chiffre dans le langage mathématique et qui par conséquent parle plus à l'esprit qu'aux sens.

Des termes comme "dress rehearsal", "way station", "unveil" (a statue), "unseat" (a member of Parliament) sont plus imagés que leurs équivalents français : "répétition générale", "arrêt intermédiaire", "inaugurer", "invalider". De même dans "He swam across the river : Il traversa la rivière à la nage", dont il sera question plus loin à propos du chassé-croisé, le mot "nage", qui sans doute n'est pas moins imagé que "swim", est subordonné au terme abstrait "traverser". Autrement dit, la phrase anglaise s'organise autour d'un mot image et la phrase française autour d'un mot signe.

Par plan du réel nous entendons le plan sur lequel la représentation linguistique côtoie la réalité concrète. Le plan de l'entendement est un niveau d'abstraction auquel l'esprit s'élève pour considérer la réalité sous un angle plus général. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que les quatre termes que nous venons de définir ne doivent pas s'entendre absolument ; tout mot est déjà une abstraction, mais l'abstraction comporte des degrés. Et de même que "grincement" est plus concret que "son", nous disons que "scrub" est plus concret que "brosser".

L'idée et la terminologie du développement ci-dessus sont empruntées à A. Malblanc, dont le livre *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand* découle en grande partie de cette distinction.

§ 42. D'une façon générale les mots français se situent généralement à un niveau d'abstraction supérieur à celui des mots anglais correspondants. Ils s'embarrassent moins des détails de la réalité. La remarque de Bally comparant l'allemand et le français reste vraie si on oppose le français à l'anglais :

« ...la langue allemande, mise en présence d'une représentation complexe de l'esprit, tend à la rendre avec toute sa complexité, tandis que le français en dégage plutôt le trait essentiel, quitte à sacrifier le reste. » (*Le Langage et la vie*, 2^e éd., p. 81).

Et avant lui Taine avait déjà dit : « Traduire en français une phrase anglaise, c'est copier au crayon gris une figure en couleur. Réduisant ainsi les aspects et les qualités des choses, l'esprit français aboutit à des idées générales, c'est-à-dire simples, qu'il aligne dans un ordre simplifié, celui de la logique. » (cité par A. Chevrillon, *RDM*, 1^{er} mai 1908). Ce que Gide dira encore plus simplement dans cette remarque : « Il est du génie de notre langue de faire prévaloir le dessin sur la couleur. » (Lettre sur le langage, *Amérique française*, novembre 1941).

§ 43. On peut considérer que très souvent le mot français sert de dénominateur commun à des séries de synonymes anglais dont le terme générique fait défaut. C'est ainsi que l'anglais ne peut exprimer le concept de promenade ; il peut seulement en désigner les différentes sortes : à pied, "walk" ; à cheval et à bicyclette, "ride" ; en voiture, "drive", "ride" ; en bateau, "sail". De même "allée" au sens de "chemin" sert de dénominateur commun à "walk", "ride", et "drive" (ou : driveway). Au besoin le français précisera au moyen d'un adjectif : "allée cavalière", "grande allée".

Sans doute "here" traduit "ici", mais très souvent l'anglais ne s'en contente pas ; il veut exprimer l'opposition entre "ici" et l'endroit auquel "ici" s'oppose, d'où les : "up here", "down here", "in here", "out here", "over here", "back here", qui déroutent le Français au début, parce qu'il n'a pas l'habitude d'évoquer ainsi le réel. Un Anglais dira "out here" en Australie et "over here" au Canada (151).

"Où voulez-vous que je me mette ?" demandera un Français, laissant au contexte ou à la situation le soin de décider s'il sera assis ou debout. Ce terme général "se mettre" ne peut se traduire en anglais que par des mots particuliers. "Where do you want me to stand (ou : to sit) ?" Et de la même façon, nous nous contentons de dire que "le tableau *est* au mur", "la bibliothèque *est* dans un coin", "le livre *est* sur la table". Rien n'empêche l'anglais de faire de même, mais

il préfère généralement remplacer "être", mot signe, par un mot image : "the picture *hangs* on the wall", "the bookcase *stands* in a corner", "the book *lies* on the table." Nous *enlevons* le tapis et les tentures ou les tableaux quand nous déménageons. L'anglais possède un mot général "remove", mais plus idiomatiquement il dira "to *take down* the pictures and the drapes and to *take up* the rugs."

Notre mot "coup" est très commode parce qu'il peut s'appliquer à quantité de phénomènes dont il exprime ce qu'ils ont de commun : une impression de choc. L'équivalent "blow" est loin d'être aussi étendu. Il est en effet concurrencé par toute une série de vocables particuliers : "cut" (de sabre), "thrust" (d'épée ou de lance), "shot" (de feu), "kick" (de pied), "clap" (de tonnerre), "gust" (de vent), "crack" (de fouet), "stroke" (de pinceau, de sang), etc.

§ 44. Mais c'est surtout dans le domaine des perceptions auditives et visuelles que s'affirme la supériorité de l'anglais pour le détail des notations.

"Grincement" est plus précis que "bruit", mais il fait figure de terme général en face de ses équivalents anglais : "grating" (d'une clef), "screeching" (d'un crayon d'ardoise), "squeaking" (d'un levier de pompe). De même "sifflement" ne peut se rendre en anglais sans préciser de quel sifflement il s'agit, à moins d'employer "sibilation" qui est un mot rare. On a le choix entre "whistle" (modulé), "hiss" (d'un serpent ou de la vapeur), "whiz" (d'une balle), "swish" (d'une baguette fouettant l'air). Il arrive que les Américains sifflent, au spectacle, pour applaudir. Mais ils sifflent aussi pour huer. Seulement ce n'est pas le même sifflement et leur langue ne leur permet pas de confondre ces deux variétés, puisqu'elle possède deux mots nettement distincts : "whistle" et "hiss".

Nous lisons sous la plume d'un écrivain impressionniste comme A. Daudet : "...un bruit de soie, de chaise..." C'est tout ce que le français lui permet de faire. L'anglais dira : "the rustle of silk, the scraping of chairs." De même "le bruit à peine perceptible des morceaux de glace dans un verre" (Julien Green) sera plus simplement mais aussi plus exactement : "the faint clink of ice in a glass". La gaucherie du français apparaît également chez un autre écrivain qui excelle cependant dans la description : "...les espadrilles font entendre de petits claquements mouillées, des floc, floc, d'eau battue." (P. Loti). L'anglais rendra tout cela avec un mot : "the rope-soled shoes squelch through the mud."

Souvent le français ne distingue pas entre le mouvement et le

bruit : "coup de fouet : the crack of a whip (son) ou the lash of a whip (mouvement)". "De l'autre côté du mur un fiacre roulait sur le pavé." On ne voit pas le fiacre, on l'entend, mais le vocabulaire du mouvement supplée ici à celui du son. On entendra le roulement beaucoup mieux en anglais : "On the other side of the wall a cab rattled over the cobblestones." Ou encore : "...le silence des quartiers riches traversés seulement des voitures qui roulaient. (A. Daudet) : the quiet of high-class residential sections broken only by the rattle of carriages". Il n'est pas indifférent de noter que "broken" qui se rapporte à "quiet" a remplacé "traversé" (mot de mouvement) qui modifie "quartiers", complétant ainsi la substitution du son au mouvement. Dans une liste de bruits, une porte qu'on ferme deviendra "the slam of a door"; un bruit mat, "a thud"; un bruit confus de voix, "a buzz of voices"; le bruit du barrage, "the splash of the weir"; le bruit d'une bouteille qu'on débouche, "the pop of a cork"; un bruit de vaisselle remuée, "the clatter of dishes"; le bruit des arbres qui s'égouttent, "the dripping of trees".

Dans le domaine des sensations visuelles, nous pouvons prendre comme exemple notre verbe "luire" :

- luire: to glimmer (d'une lueur faible et tremblotante)
- to gleam (d'une lueur pâle)
- to glow (d'une lueur rougeoyante)
- to glisten (avec le luisant d'une surface mouillée)
- to glint (avec le luisant d'une surface sombre)

Ex. : "objets de cuivre qui luisaient doucement dans l'ombre : glinting in the dark".

Il y a là un domaine que la lexicographie est loin d'avoir complètement exploré. C'est ainsi que le grand dictionnaire de Mansion ne donne guère, les exemples mis à part, que "to shine" comme équivalent de "luire".

Autre exemple de sensation physique : l'humidité. Ici encore la sobriété du français contraste avec la luxuriance de l'anglais : "damp" (humide et froid), "humid" (humide et chaud) en parlant du temps, "dank" (humide et malsain), "moist" (humide et tiède en bonne part), "clammy" (humide et tiède au sens péjoratif, c'est-à-dire moite), "dewy" (terme poétique).

§ 45. Après avoir souligné la préférence de l'anglais pour le concret, il convient de noter que dans certains cas, beaucoup plus rares, c'est le français qui est plus concret. La traduction de "sir", par exemple, dépend de chaque cas particulier (ou situation) : un soldat donnera

à l'officier son grade : "mon lieutenant", "mon capitaine" ; un marin également, mais sans le faire précéder du possessif : "oui, commandant" ; un écolier dira "M'sieur", un professeur parlant à ses chefs hiérarchiques : "monsieur le Proviseur", "monsieur l'Inspecteur" ; un employé : "monsieur le Directeur" ; un député : "monsieur le Président", etc... Si l'anglais n'a pas de mot aussi abstrait que "promenade", le français manque d'un terme générique comme "bell" pour désigner "cloche", "clochette", "sonnette", "grelot", "timbre", etc... De même "size" est le dénominateur commun de "dimensions", "taille", "grandeur", "pointure", "module", "format". La terminologie de la rémunération est plus détaillée en français. L'anglais ne distingue pas entre "gages" et "salaire" (wages), "solde" et "prêt" (pay), "honoraires", "feux" et "cachet" (fees), etc.

La métalinguistique (246 sq.) peut avoir son mot à dire dans cet ordre d'idées, car la différenciation des termes correspond souvent à celle des fonctions et des métiers. En Amérique un "carpenter" fait le travail non seulement du charpentier mais aussi du menuisier ("joindre" ne s'emploie guère) ainsi que du maçon et du couvreur lorsque les maisons, ce qui est souvent le cas, sont entièrement en bois. De même le "supermarket", ou magasin d'alimentation, se généralise au point d'évincer de l'usage courant les mots qui traduisent "charcutier", "poissonnier", "fruitier", et même "boulangier" et "boucher" : On ne va pas à la boucherie, mais au rayon de la viande (meat counter). La simplification de l'existence aboutit à l'élimination de termes particuliers.

Par ailleurs l'anglais tend à généraliser par commodité et défaut de précision. Un certain nombre de mots passe-partout comme "conditions", "facilities", "development" se rendront chaque fois en français par le mot convenant au cas particulier. Ex. : "Glass subjected to such conditions is liable to break." Il s'agit du passage rapide du froid au chaud. Nous dirons donc : "Un verre soumis à de tels écarts de température se brise généralement". "We don't have the facilities for it Nous ne sommes pas installés (ou outillés) pour cela". "There will be shopping facilities. (Il s'agit d'un aéroport en construction) : Des magasins sont prévus pour la commodité des passagers" (219).

CHAPITRE II

VALEURS SÉMANTIQUES

§ 46. Les dictionnaires donnent le sens des mots, mais ils n'ont pas la place nécessaire pour caractériser les différences de sens. Nous pensons qu'un traité de traduction doit proposer un répertoire de valeurs sémantiques permettant de mieux comprendre pourquoi certains mots jugés équivalents à première vue sont en fait sur des plans différents. Une erreur de traduction provient parfois de ce que le traducteur n'a pas perçu l'écart entre deux termes qui paraissent de prime abord interchangeables. Il importe de cataloguer ces écarts dans la mesure du possible, et c'est ce que nous tenterons de faire dans les pages qui suivent.

A. — DIFFÉRENCES D'EXTENSION D'UNE LANGUE
A L'AUTRE.

§ 47. Les différences d'extension entre les mots de deux langues données constituent sans doute la distinction lexicologique la plus élémentaire. Il n'y a en fait aucune raison pour que deux équivalents aient la même extension, ou si l'on préfère, pour qu'ils recouvrent la même aire sémantique. Nous rejoignons ici la notion de valeur telle que l'entend F. de Saussure dans son *Cours de linguistique générale* : l'exemple qu'il en donne avec le mot "mouton" a été cité plus haut (9). Un exemple encore plus probant nous est fourni par le mot "clerc" dont l'extension varie du français à l'américain en passant par l'anglais britannique. En français "clerc" ne se dit que du commis d'un officier ministériel ; en anglais britannique le "clerk" est l'employé qui manie une plume, le commis en général ; en américain, "clerk" ajoute aux sens français et britanniques celui de vendeur : "a shoe clerk : un

vendeur dans un magasin de chaussures". "He made some money clerking in a store: Il a gagné de l'argent en travaillant comme vendeur dans un magasin". De la même façon, nous dirons que "sergent" a moins d'extension que "sergeant" parce qu'il est concurrencé par "maréchal des logis", tout comme en britannique "colonel" est concurrencé par "group captain" (colonel d'aviation). "Skin", c'est la peau, mais peau n'est pas nécessairement "skin", car la peau ou le cuir de certains animaux (vache, éléphant, etc.) se dit "hide". "Carte" paraît avoir plus d'extension que "map" parce qu'il correspond aussi à "chart" (carte marine), mais "map" traduit également "plan de ville". Les deux mots ont peut-être autant d'extension l'un que l'autre, mais leurs aires sémantiques ne coïncident pas. Dans le domaine médical le français s'accommode fort bien de "vaccination" là où l'anglais distingue soigneusement entre "vaccination" et "inoculation".

A propos des exemples ci-dessus on peut dire qu'il y a **particularisation** quand une langue emploie un terme de moindre extension (ex. "clerc" en français et "vaccination" en anglais et **généralisation** dans le cas contraire (ex. "carte" en français et "sergeant" en anglais). Nous donnons ci-dessous un certain nombre d'exemples courants empruntés aux domaines les plus divers, et dont la liste peut s'allonger indéfiniment.

Le français distingue entre :

"poêle" et "fourneau" (stove), "guichet", "fenêtre" et "devanture" (window), "autobus" et "car" (bus), "classe" et "cours" ("class", en américain), "ruines" et "décombres" (ruins), "écharpe" et "cache-col" (scarf), "éclair" et "foudre" (lightning), "peindre" et "badigeonner" (paint), "remplacer" et "replacer" (replace), "différence" et "différend" (difference), "reflet" et "réflexion" (reflection), "os" et "arête" (bone), "cartouche" et "gargousse" (cartridge), "atterrir" et "débarquer" (land), "herbe" et "gazon" (grass).

L'anglais distingue entre :

"shovel" et "dustpan" (pelle), "gutter" et "brook" (ruisseau), "expérience" et "experiment" (expérience), "human" et "humane" (humain), "stranger", "foreigner" et "alien" (étranger), "obscurity" et "darkness" (obscurité), "cot" et "bed" (lit), "paints" et "colours" (couleurs), "sticker", "label" et "tag" (étiquette), "beak" et "bill" (bec), "work" et "labour" (travail), "estimate" et "esteem" (estimer), "study" et "office" (bureau), "spectre" et "spectrum" (spectre), "isolate" et "insulate" (isoler), "ladder" et "scale" (échelle), "Arab", "Arabian" et "Arabic" (arabe). Remarquons à propos de ce dernier exemple que l'anglais ne fait pas de distinction entre "hébreu" et "hébraïque".

Certaines distinctions n'apparaissent pas en anglais parce qu'il y a ellipse, et l'ellipse est fréquente. L'anglais peut marquer la différence entre "arête" et "os" en employant "fishbone", mais le mot simple suffit quand le contexte est clair. De même "chair" peut vouloir dire "fauteuil" aussi bien que "chaise", et "coat" traduit "veston" ou "pardessus" suivant le cas.

Différences d'extension sur le plan stylistique.

§ 48. Sur le plan de la stylistique interne (13) où nous nous plaçons ici, la valeur stylistique d'un mot comprend essentiellement (a) les caractères affectifs naturels. (Ex. la valeur péjorative) et (b) les effets par évocation, c'est-à-dire par l'évocation d'un milieu ou d'une activité (mots vulgaires, techniques, etc.), ce que nous expliquons à la rubrique "niveaux de langue". (14-16) "Tank" a en français moins d'extension qu'en anglais parce que c'est un mot familier, concurrencé par le terme technique "char" (de combat) tandis que "tank" en anglais est à la fois le mot des spécialistes et des profanes. Nous pouvons renvoyer ici au § 55 sur les faux amis stylistiques.

Mots techniques et mots usuels.

§ 49. La remarque qui précède peut être reprise d'un point de vue légèrement différent. Il arrive en effet qu'une des deux langues possède deux synonymes dont l'un est technique et l'autre d'usage courant, alors que l'autre langue ne dispose que d'un terme, qui s'emploie par conséquent et dans le langage technique et dans la langue usuelle. C'est, nous l'avons vu, le cas de "tank". En voici d'autres exemples :

- private — simple soldat et soldat de 2^e classe
- compass — boussole et compas
- brush — pinceau et brosse
- ✓ door-handle — bec de cane et béquille
- reed — roseau et anche

Inversement l'anglais rend "disque" (de phonographe) par "record" (usuel) et "disc" (technique).

L'opposition entre termes techniques et usuels se présente également sous un autre aspect : il existe des mots usuels ayant un sens technique. Ce sont des mots techniques déguisés. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de dire exactement quand un mot ordinaire devient technique. "Arroser" est un terme courant, comme la chose qu'il désigne, et personne ne songe à le ranger parmi les mots techniques

En fait, du point de vue du jardinage on a le droit de le considérer comme tel. Mais sa technicité est plus apparente quand il désigne l'arrosage de la viande en train de cuire au four ou à la broche — en anglais, "to baste". "Hovel" a un sens technique : "hangar ouvert" que beaucoup d'Anglais ignorent parce que le mot a été accaparé par son sens affectif. "Croquer" est familier ; il devient technique dans "chocolat à croquer". De la même façon nous dirons que "frappé" dans "champagne frappé" (iced), "éventail des salaires" (spread, range), "recognize" dans "the chair recognizes" (le président donne la parole à) sont des mots techniques, et comme tels ils ne se traduisent généralement pas par leurs équivalents habituels.

Des adjectifs très courants peuvent prendre un sens technique. Ils sont généralement antéposés et forment avec le nom qu'ils qualifient une unité de traduction (24). C'est le cas entre autres de "grand", "long", "petit", "bon", "blanc", etc. Ex. :

les grandes lignes	the main lines (railway); outline
le grand film	the feature
le beau-père	the father-in-law, the step-father
du bois blanc	deal (Br.), pitchpine (U.S.)
les bas morceaux	the cheap cuts
du petit lait	whey

De même en anglais :

a long-boat	une chaloupe
small-ware	la mercerie
small glass-ware	la verroterie

Il y a également à considérer les différenciations de sens technique entre dérivés, qui ne se retrouvent pas sous la même forme dans l'autre langue. Nous distinguons entre "éclairage" et "éclaircissement" (là où l'anglais se contente de "lighting"), entre "étalage" et "étalement" ("display" et "staggering"), entre "adhérence" et "adhésion" (l'anglais donne au premier le sens du second et vice versa (54), entre "moscovite" et "moscoutaire" (distinction que l'anglais n'est pas en mesure de marquer). Nous retompons comme on le voit dans le domaine des différences d'extension qui dominent toutes les considérations qui précèdent.

Sens propre et sens figuré.

§50. Cette opposition bien connue des traités de rhétorique mérite d'être retenue pour le classement des sens. Certains mots en vieillissant perdent leur sens propre et gardent leur sens figuré. Les dictionnaires ne marquent pas toujours les étapes de cette évolution et

l'apprenti traducteur peut s'y laisser prendre. Rien n'indique à première vue que "dwell", "delve", et "shun" n'ont plus en anglais moderne que leur sens figuré, et qu'au sens propre il faut dire "live", "dig", et "avoid". "Motherly" veut bien dire "maternel", mais seulement au sens figuré, tandis que "maternal" a et le sens propre (ou intellectuel) et le sens figuré (ou affectif). "Thunderstruck" tend à céder la place à "struck by lightning" au sens propre. "Seething" ne s'emploie guère qu'au sens figuré. Ces différences peuvent être présentées sous forme de tableau :

<i>sens</i>	<i>français</i>	<i>anglais</i>
{propre	ivresse	drunkenness, intoxication
{figuré	ivresse	intoxication, rapture
{propre	canal	canal, channel
{figuré	canal	channel
{propre	maigre	thin, lean
{figuré	maigre	meagre

Sens intellectuel et affectif.

§ 51. Cette distinction sur laquelle repose le *Traité de stylistique* de Ch. Bally coïncide souvent avec la précédente. La distinction entre le mode **intellectuel** et le mode **affectif** est peut-être plus familière aux linguistes qu'au grand public. Rappelons que certains mots peuvent être purement intellectuels, ex. : "rémunération", "circonférence", "intermédiaire", "situer". D'autres sont uniquement affectifs : "inouï", "sordide", c'est-à-dire qu'ils ne peuvent jamais s'employer sans engager notre sensibilité. La plupart des mots, enfin, sont tantôt intellectuels, tantôt affectifs. C'est une question de contexte. On aurait pu croire que la valeur intellectuelle de "inférieure", était suffisamment protégée dans l'expression "Charente-Inférieure", mais apparemment, et surtout à l'étranger, le mot a dégagé une valeur émotive suffisamment forte pour que l'on ait cru devoir changer "inférieure" en "maritime". Et il en va de même de la Seine-Inférieure. Ici encore nous disposerons les exemples sous forme de tableau :

<i>sens</i>	<i>français</i>	<i>anglais</i>
{intellectuel	sauter	jump
{affectif	sauter	leap
{intellectuel	grand (postposé)	large
{affectif	grand (antéposé)	great, big
{intellectuel	petit	small
{affectif	petit	little

<i>intellectuel</i>	unique	only, sole
<i>affectif</i>	unique	unique
<i>intellectuel</i>	pleurer	cry
<i>affectif</i>	pleurer	cry, weep
<i>intellectuel</i>	rapide	fast
<i>affectif</i>	rapide	swift, rapid

Nous retrouverons cette distinction à propos des faux-amis (55).

Lacunes.

§ 52. Puisque la représentation linguistique n'est jamais totale, il serait surprenant qu'elle soit rigoureusement la même dans deux langues différentes. Chaque langue a donc ses trous, qui ne sont pas forcément les mêmes que ceux de la langue dans laquelle on traduit. Tout traducteur doit s'attendre à ce qu'il y ait dans la langue de départ des mots qui cherchent en vain leur équivalent dans la langue d'arrivée. Ou bien la chose n'existe pas — ou n'est pas reconnue dans l'une des deux civilisations, ou bien elle existe dans les deux, mais une langue éprouve le besoin de nommer ce que l'autre passe sous silence. On peut d'ailleurs se demander si l'omission n'est pas ici un indice de peu d'importance que présente pour le groupe linguistique en question cette chose qui n'a pas de nom.

Il y aurait avantage à faire des répertoires aussi complets que possibles des lacunes existant actuellement. Certaines ne sont qu'apparentes, et si l'on pouvait tenir présents à l'esprit les deux registres, il est probable que certaines équivalences auxquelles on n'avait pas songé s'établiraient inopinément.

En fait beaucoup des remarques déjà faites ou à faire reposent sur des lacunes. Nous avons vu par exemple, à propos du général et du particulier, que souvent l'anglais, et quelquefois le français présentaient des lacunes dans le domaine des mots abstraits ou des termes génériques. S'il n'y avait pas de lacunes une bonne partie de ce livre serait à supprimer. Parmi les lacunes du français dans le domaine des termes génériques, nous pouvons citer :

"nuts", qui comprend les noix, noisettes, amandes, etc.

"awards", qui s'applique aussi bien aux prix qu'aux bourses d'études, d'une façon générale à tout ce qui reconnaît le mérite (distinctions honorifiques)

"utilities", qui englobe l'eau, le gaz, l'électricité, le téléphone.

"Services publics", pourrait-on proposer. L'équivalence est possible dans certains cas, mais les transports en commun font partie des services publics et non des "utilities".

Comme exemples de lacunes dues à des raisons de métalinguistique, nous pouvons rappeler celui de "charcuterie" (au sens de magasin) qui se traduit facilement en britannique mais non en américain, ou citer celui de "mie" qu'on ne peut guère rendre que par "soft part of the bread" sans doute parce que le pain anglais est fait de telle sorte que l'opposition entre "mie" et "croûte" ne s'impose pas à l'esprit de ceux qui le consomment. "Crumb" traduit surtout notre mot "miette" et de ce fait s'emploie le plus souvent au pluriel ; et peut-être est-ce parce que "hocher la tête" n'est pas un geste anglo-saxon qu'il n'y a pas en anglais de traduction commode de cette expression. Par contre l'anglais reprend l'avantage dans le cas de "nod" en face duquel le français ne peut guère aligner que "dire" ou "faire oui de la tête". Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ces faits de métalinguistique (246-259).

Les cas où la lacune existe parce qu'une langue n'a pas poussé aussi loin que l'autre l'analyse de la réalité ne sont pas les moins intéressants. Nous n'avons pas de mot spécial pour "curb" (bordure de trottoir ou bord du trottoir) et l'anglais n'en a pas pour "margelle". Pour "chaussée" il hésite entre "roadway" et "street"; dans ce dernier cas il ne distingue pas comme nous le faisons entre "rue" et "chaussée". "Look both ways before stepping into the street: Regarder des deux côtés avant de descendre sur la chaussée". Nous n'avons pas de mot pour désigner un mouvement alternatif de montée et de descente, de faible amplitude. "On avait vu sa casquette en mouvement par-dessus la haie de tamarins. (G. Duhamel) : His cap could be seen bobbing above the hedge". Au mot "bob" correspond donc un trou qu'un bon écrivain français comble comme il peut. Parmi les mots courants en anglais qui n'ont pas d'équivalents commodes en français on peut citer : "pattern", "privacy", "emergency". Le cas de "facilities" a été vu précédemment.

Dérivation irrégulière.

§ 53. Moins sans doute que l'allemand, mais plus que le français, l'anglais présente un système de dérivation assez régulier. Il le doit à son jeu de suffixes, notamment "-ness" pour former des noms et "-ly" pour former des adjectifs et des adverbes, qui s'ajoutent facilement aux mots plus simples. A cet égard le français est moins souple, et beaucoup d'adverbes anglais ne peuvent se rendre en français que par des locutions adverbiales : "concisely" (avec concision), "shortly" (à brève échéance), "inadvertently" (par inadvertance) et il en va de même de certains adjectifs (112). De plus le français est

encore handicapé du fait que les familles étymologiques existantes présentent souvent des dislocations sémantiques du type "meurtre/meurtrir", "ménage/ménagerie", "aveugle/aveuglement", "courtisan/courtisane", etc. (voir Bally, *TSF* § 45).

"The vastness of the hall below..." est une expression parfaitement naturelle en anglais, tout au moins dans la langue écrite. Sa traduction ne devrait présenter aucune difficulté, mais nous butons tout de suite sur "vastness". "Vastité" existe mais ne se dit pas. "Immensité" va trop loin. Il faut donc ou transposer par un adjectif, "le vaste hall en bas" (mais ceci contrarie la tendance du français à employer des substantifs qualificatifs) ou trouver un nom auquel peut s'adjoindre l'adjectif "vaste" : "les vastes proportions".

Le même procédé sera nécessaire pour rendre : "The admirableness of Lord Warburton and the impressiveness of his world are essential to the significance of Isabel's negative choice". (F. R. Leavis, *The Great Tradition*.) "Ce qu'il y a d'admirable chez Lord Warburton et d'imposant dans le monde où il évolue est essentiel pour comprendre la décision négative d'Isabelle."

"Unquestionable" se rend sans peine par "incontestable", mais dirons-nous "incontestabilité" pour "unquestionableness" même si le dictionnaire nous y autorise ? Cette "stately unquestionableness" des langues classiques dont parle P. G. Hamerton exige pour être rendue une transposition et une amplification. La transposition, ici le remplacement d'un nom par un adjectif, nous donne "incontestable" ou mieux encore, dans ce contexte, "indiscutable". Accolons-y "stately", "majestueux", ou "hautain" et ajoutons un substantif qui serve de support à ces deux adjectifs : "L'autorité hautaine et indiscutable des langues classiques", ou encore "le prestige indiscutable".

B. — LES FAUX AMIS.

§ 54. L'expression, variante des mots-sosies de Veslot et Banchet (*Les Traquenards de la version anglaise*), a été employée pour la première fois par Kœssler et Derocquigny dans leur livre *Les Faux Amis ou les trahisons du vocabulaire anglais*, Vuibert, 1928. Un supplément de J. Derocquigny, *Mots anglais perfides*, a paru en 1931, et Félix Boillot a repris la question dans son *Vrai ami du traducteur, anglais-français et français-anglais* (PUF, 1930 ; 2^e édition, Oliven, 1956).

Sont de faux amis du traducteur ces mots qui se correspondent d'une langue à l'autre par l'étymologie et par la forme, mais qui ayant évolué au sein de deux langues et, partant, de deux civilisations différentes, ont pris des sens différents.

Les livres cités plus hauts donnent des exemples abondants et précis de cette variété de mots. Nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Mais les listes qu'il y trouvera ne sont qu'un point de départ et chacun aura l'occasion de les compléter. Il faut d'ailleurs envisager la question sous trois aspects différents :

§ 55. 1. l'aspect sémantique :

Les faux-amis se distinguent par des différences de sens.

actuel : present	éventuellement : if need be
actual : réel	eventually : par la suite

C'est l'aspect auquel se sont surtout attachés Kæssler et Derocquigny, ainsi que Boillot. Ajoutons-y quelques exemples en donnant l'anglais en premier: "antiquary: amateur de choses anciennes", plutôt que "antiquaire", qui avait encore ce sens à l'époque de Balzac, mais qui a pris aujourd'hui celui de "antique dealer"; "maroon: (couleur) lie de vin" — cf. "marron: brown"; "intangible: imperceptible", c'est-à-dire qu'on ne peut pas toucher ou saisir, et non pas, comme en français, ce à quoi on ne doit pas toucher; "delay : retard" et non pas temps requis pour faire quelque chose; "vendor : marchand ambulant".

Dans ce genre d'étude, on pense surtout aux faux amis qui n'ont aucun des sens de leurs vis-à-vis étymologiques. Mais beaucoup plus nombreux sont les faux-amis partiels, c'est-à-dire qui ont des sens communs:

"correct" correspond à son homonyme français au sens de conforme à la grammaire ou aux convenances. Il a en plus le sens de "exact". "That's correct: c'est bien cela, c'est exact" — cf. l'anglicisme canadien "c'est correct".

"journal" peut traduire "journal" au sens de "périodique" mais il a généralement le sens de "revue savante".

"granary" a le sens figuré de "grenier", mais non le sens usuel qui se rend par "loft" ou "attic". C'est d'ailleurs le sens étymologique: "réserve de grain".

"pile" veut dire "pile" (a pile of boxes) mais aussi "tas", "amas". C'est "stack" qui correspond exactement à notre mot "pile".

"obliterate: effacer", au sens général, et non pas "oblitérer" qui se dit "to postmark" ou "to cancel".

"inspect: inspecter, passer en revue" mais aussi "regarder", "venir voir": "You are cordially invited to inspect our collection of picture postcards".

"indicator": dans une gare anglaise, non pas l'indicateur, mais "le tableau des départs".

2. l'aspect stylistique :

Ici les faux-amis ont à peu près le même sens mais sont séparés par des différences d'ordre stylistique, c'est-à-dire se rapportant à des valeurs intellectuelles ou affectives (péjoratives ou laudatives ou neutres) ou à l'évocation de milieux différents. Les tableaux ci-dessous réunissent un certain nombre d'exemples typiques: le premier se rapporte aux caractères affectifs naturels et le second aux effets par évocation.

TABLEAU A

Sens intellectuels		Sens affectifs	
<i>français</i>	<i>anglais</i>	<i>français</i>	<i>anglais</i>
1. maternel	maternal	maternel	motherly, maternal
2. ennemi (adj.)	hostile	hostile	hostile, inimical
3.	juvenile	juvenile	juvenile
4. belligérant	belligerent	belliqueux	belligerent
5. rural	rural	de campagne	rural
6. foule	populace	populace	rabble

Ce tableau appelle certaines remarques :

1. "Motherly" a toujours une valeur affective.
2. "Hostile" est toujours affectif en français. En anglais il peut avoir le sens intellectuel: "hostile forces: forces ennemies".
3. "Juvénile" n'a jamais le sens intellectuel en français; en anglais il peut être intellectuel ou affectif, mais dans ce dernier cas il est souvent péjoratif.
4. "Belligérant", en français, ne peut être qu'intellectuel; son équivalent affectif est "belliqueux".
5. Exemple: "a rural church: une église de campagne".

TABLEAU B

Langue littéraire, administrative ou technique		Langue usuelle	
<i>français</i>	<i>anglais</i>	<i>français</i>	<i>anglais</i>
carié	carious	carié	bad
obsèques	funeral	enterrement	funeral
char de combat	tank	tank	tank
condoléances	condolences	condoléances	sympathy

Donc, "cariou" est exclusivement technique, "obsèques" appartient au style écrit, "tank" est en anglais à la fois technique et usuel, tandis que "condolences" n'est pas le mot usuel.

3. l'aspect phraséologique ou syntaxique, dont il sera question plus loin à propos des faux-amis de structure (154-155).

§ 56. Doublets savants et populaires :

Une importante différence stylistique entre l'anglais et le français est la préférence de l'anglais pour des mots simples tirés du vieux fonds germanique là où le français emploie un terme savant dont le sens n'est pas évident pour une personne peu instruite. Le fait qu'en anglais le nom peut s'employer comme adjectif élimine de l'usage courant un certain nombre d'adjectifs savants du type français "oculaire". Tout Anglais comprendra du premier coup le composé "eye-witness", tandis que "témoin oculaire" exige un effort de compréhension et une connaissance plus approfondie de la langue maternelle. Il arrive que les tests de vocabulaire en usage aux Etats-Unis soient plus faciles pour un Français que pour un Américain parce que le vocabulaire savant est presque le même dans les deux langues et est d'un accès plus facile en français.

Voici une liste de doublets savants et populaires :

concours hippique	: horse show
exposition d'horticulture	: flower show
exposition canine	: dog show
Compagnie générale transatlantique	: the French Line
arbre généalogique	: family tree
plan quinquennal	: five-year plan
empreintes digitales	: fingerprints
véhicule hippomobile	: horse-drawn vehicle
eau potable	: drinking water
calvitie	: baldness
réforme agraire	: land reform
papille gustative	: taste bud
isolation phonique	: sound proofing
frégate météorologique	: weather ship
domaine hydrographique	: watershed
heures supplémentaires	: overtime
miroir rétroviseur	: rear (or driving) mirror
charge alaire	: wing load
réaction caténaire	: chain reaction

quotidien	: daily	mensuel	: monthly
hebdomadaire	: weekly	trimestriel	: quarterly
cécité	: blindness	surdité	: deafness
myope	: short-sighted	inoxydable	: stainless

Le cas inverse, où le français est moins savant que l'anglais, existe, mais il est assez rare :

progressive education	: l'éducation nouvelle
basic English	: le français élémentaire
bifocal lenses (ou bifocals)	: verres � double foyer

Cette distinction une fois comprise, on sera moins porté à commettre l'erreur qui consiste à traduire le mot français par son vis-à-vis anglais de même racine. Tout le monde sait qu'éteindre ne se traduit généralement pas par "extinguish" (encore que "extinguisher" traduise "extincteur"), mais il existe des cas moins évidents. "Confisquer", quand il s'agit d'un jouet d'enfant, ne se dira pas "confiscate", mot qui paraîtrait pompeux dans un tel contexte, mais simplement "take away". De même "condoléances" (voir plus haut) ne se rend pas ordinairement par "condolences". "He expressed the government's condolences", lisait-on cependant dans le *New York Times*. Sans doute, mais dans la vie privée ce haut fonctionnaire se contenterait du mot "sympathy": "Please accept my sympathy..." Dans la traduction anglaise d'un article de journal canadien-français nous lisons: "If we asked one or the other to consummate the divorce..." On reconnaît sous ces mots l'expression française "consommer le divorce". Mais la traduction anglaise n'est pas idiomatique. Il serait mieux de dire "to go through with the divorce".

CHAPITRE III

ASPECTS LEXICAUX ✓

A. — LA NOTION D'ASPECT APPLIQUÉE AU LEXIQUE

§ 57. Tel qu'on l'entend habituellement, l'aspect est une notion grammaticale afférente au verbe, en particulier dans les langues slaves. Nous montrerons ailleurs (132) que dans les langues occidentales, le verbe peut aussi avoir un aspect et que le traducteur doit en tenir compte. ✓ Nous voudrions, en attendant, étendre la notion d'aspect à d'autres parties du discours telles que le nom, l'adjectif, et le verbe en tant que mots, et montrer que la notion d'aspect existe dans le lexique aussi bien qu'en grammaire. Il y a en effet un aspect implicite dans les sens de certains mots, et dans sa *Linguistique générale et linguistique française*, Ch. Bally avait déjà reconnu la valeur aspective des suffixes "-age" et "-ment". Ainsi compris, l'aspect est une catégorie sémantique à côté de l'extension, de l'affectivité, des faux-amis, etc...

L'opposition entre "dormir" et "s'endormir", "porter" et "mettre" (sur soi) est une différence d'aspect : aspect duratif dans un cas, inchoatif dans l'autre. Mais il y a des cas où "dormir" est inchoatif ; "dors!", et où l'anglais, plus logiquement, dit : "go to sleep!" De même quand une femme dit : "Je n'ai rien à me mettre", elle emploie "mettre" à l'aspect duratif : "I have nothing to wear". Les exemples ci-dessous montrent qu'il n'y a pas qu'une façon de rendre un aspect donné dans une certaine langue. Notre verbe "parler" a généralement l'aspect duratif, mais ce n'est pas le cas dans : "Il n'en a pas parlé. : Hé did not mention it", où il a l'aspect ponctuel. D'autre part, "speak" prend souvent un aspect inchoatif que "parler" ne rend pas. Il nous faut dans ce cas avoir recours à une tournure inchoative :

He never speaks to me. : Il ne m'adresse jamais la parole.

A man spoke to me on the street. : Un homme s'est adressé à moi
dans la rue (m'a abordé).

He spoke at the meeting. : Il a pris la parole à la réunion.

Le dictionnaire propose "matinal" comme un équivalent de

“early”, et en effet “an early walk” est “une promenade matinale”. Pourquoi cependant ne peut-on pas, le plus souvent, traduire “Il est matinal” par “He is early”? Parce que si “matinal” est susceptible d’avoir l’aspect ponctuel, il a plus souvent l’aspect habituel, que “early” n’a pas. D’où la nécessité d’une traduction oblique : “he is an early riser”. Il peut arriver cependant que “matinal” ait l’aspect ponctuel : “Vous êtes matinal aujourd’hui. : You are early today”.

On trouvera ci-dessous un essai de classification des aspects lexicologiques. Ici encore nous distinguerons l’intellectuel et l’affectif. La plupart des aspects sont des notions intellectuelles : durée, commencement, fréquence. Mais il y a aussi des aspects affectifs. Les exemples sont tirés des deux langues.

B. — ASPECTS INTELLECTUELS

§ 58. 1) **L’aspect duratif** indique que l’action se prolonge ; il est apparenté à l’aspect itératif et à l’aspect graduel (voir ci-dessous).

Aux exemples données plus haut on peut ajouter :

— “voir”, mais non “apercevoir”, qui est toujours inchoatif.

— “être assis : to sit”, mais non “s’asseoir : to sit down”.

Cependant “to sit” peut avoir l’aspect inchoatif. Ex. :

“Where do you want me to sit? : Où voulez-vous que je me mette ?”

— “s’infiltrer : to seep”; “suinter : to ooze”.

— “journée”, “matinée”, “soirée”, “veillée”, qui n’ont pas d’équivalents en anglais.

— “baigneur”, au sens vieilli de celui qui fréquente une station balnéaire : “les baigneurs : the summer people”.

— “blesser” dans “Cette chaussure me blesse : This shoe pinches me”.

— “monter à cheval”, au sens de “to ride” (U.S. “to go horseback riding”).

— tous les mots désignant des bruits continus par opposition avec ceux qui sont discontinus. Cette distinction a servi de principe de classification dans le *Roget’s Thesaurus*. Que l’on compare, par exemple “snap”, “clap”, “report”, “thud”, “shot”, “bang” avec “roar”, “rumble”, “whirr”, “tick”, “din”. “Rumeur” est duratif, “claquement” est ponctuel.

— “to stare” a l’aspect duratif, comme “déviser” et “regarder fixement”.

La particule "away", que nous retrouverons à l'aspect graduel, peut également exprimer la durée, la continuité.

Ex. : He looked at the little girl ironing away so quietly with her head bent over the board. (Betty Smith) :

Il regardait la petite tandis que, penchée sur la planche, elle maniait silencieusement son fer à repasser.

L'imparfait ne rend qu'en partie la nuance de "away", car il s'emploierait de toute façon dans la proposition subordonnée. C'est surtout "manier son fer à repasser" qui vise à marquer la continuité de l'effort exprimée par "away".

§ 59. 2) **L'aspect ponctuel** s'oppose à l'aspect duratif et est proche de l'aspect inchoatif. (voir plus loin). Il caractérise des actions qui ne sont pas susceptibles de durer, qui prennent fin aussitôt qu'elles ont commencé. C'est le cas de "frapper : to strike", de "trancher : to cut, to sever", de "fendre : to chop", "d'avalier d'un trait : to gulp, to quaff", qui s'opposent à "battre : to beat", "tailler : to trim", "hacher : to chop", "grignoter : to nibble", "siroter : to sip".

"Mordre" a l'aspect ponctuel. De même "bite", son équivalent habituel. Cependant nous remarquons que "bite one's nails" correspond à "se ronger les ongles", ce qui montre que "bite" peut prendre l'aspect duratif.

"Jamais" évoque la durée, mais son correspondant "never" peut prendre l'aspect ponctuel dans des contextes tels que :

— We never asked. : Nous avons oublié de demander.

— He never thanked me. : Il ne s'est pas donné la peine de me remercier.

— There never was a trace of a tyre on that hard road.

(Il s'agit d'un seul incident.) :

Pas la moindre trace de pneu sur cette route empierreée.

Ce dernier exemple permet de serrer de plus près une différence d'extension entre "jamais" et "never". Comme on pouvait s'y attendre, la correspondance des aspects d'une langue à l'autre n'est pas absolue. Nous distinguons entre "impétrant" (ponctuel) et "titulaire" (duratif), "récipiendaire" et "académicien", ce que l'anglais ne fait pas. Par contre nous ne pouvons rendre la nuance qui sépare "graduate : diplômé" et "graduand". Ce dernier terme est parallèle à "impétrant" et à "récipiendaire" et désigne l'étudiant en train de recevoir son diplôme. De même "confirmand", celui qui reçoit la confirmation est comparable à "première communiant". C'est aussi une différence d'aspect qui sépare "votant" de "électeur".

§ 60. 3) **L'aspect inchoatif** marque le début de l'action, exclut donc la durée et s'oppose, autant que l'aspect ponctuel, à l'aspect duratif. Nous avons déjà vu comment "s'endormir", "mettre sur soi", "adresser la parole" contrastent respectivement avec "dormir", "porter sur soi", et "parler".

De même "monter à cheval" est inchoatif au sens de "se mettre en selle", et duratif quand il désigne l'action de "aller à cheval".

L'aspect de "to know" dépend du contexte :

— He must have known that it was so. :

Il ne pouvait pas ne pas le savoir.

— He was to know later that... :

Il devait apprendre plus tard que...

Nous verrons à la deuxième partie (134) que le passé simple et le passé composé prennent l'aspect inchoatif ou terminatif, alors que l'imparfait est duratif.

L'une des ressources de l'anglais pour marquer l'inchoatif et le distinguer du duratif est l'adjonction d'une particule telle que "off" ou "away" dans :

to doze off : s'assoupir (cf. to doze : sommeiller)

to go off (away) : s'en aller (cf. to go : aller)

to fly away : s'envoler (cf. to fly : voler)

-- Des lumières *commencent* à s'allumer... Un phare à acétylène *éclôt* aveuglant et répand un dôme de jour (Barbusse) :

Lights begin to shine *forth*... An acetylene lamp flares *forth* blindingly, shedding a dome of light.

"To laugh" a souvent l'aspect inchoatif : "se mettre à rire".

Le suffixe "escent" existe dans les deux langues mais pas au même degré. "Obsolescent" et "obsolete" ne peuvent guère se rendre que par le même mot en français. Mais nous distinguons entre "archaïsant" et "archaïque".

Le suffixe "ir" en français a souvent une valeur inchoative et correspondrait au suffixe "en" (ex. "to redden") si les verbes en "en" étaient aussi fréquents que les verbes en "ir" et si le suffixe "en" était encore vivant. L'anglais supplée à cette insuffisance avec des locutions verbales telles que :

to turn yellow : jaunir

to grow old : vieillir

to become rich : s'enrichir

to get narrower : se rétrécir

"To get" est un équivalent familier de "to grow" et de "to become" : "to get old", "to get rich", etc...

Il convient d'ailleurs de reconnaître à propos de ces derniers

exemples qu'il n'est pas facile de faire le départ entre l'aspect inchoatif et l'aspect graduel.

§ 61. 4) **L'aspect itératif** se rapproche de l'aspect duratif et peut même se confondre avec lui quand l'action se répète à une cadence très rapide. "Ronger", "siroter", "grignoter" peuvent être considérés comme relevant de l'un ou de l'autre de ces aspects.

Autres exemples : "to pound : pilonner", "to hammer : marteler", "to beat : battre", "to whittle : tailler", "to din : faire un bruit assourdissant", "to nag : faire des reproches", "to crack : se fendiller", "to tug : tirailler". Ces deux derniers verbes combinent l'itératif et l'atténuatif.

"To whip", au sens de "fouetter", est itératif ; il est ponctuel sous la forme "whip up : enlever (le cheval) d'un coup de fouet", et il est perfectif au sens familier de "battre à plate couture".

§ 62. 5) **L'aspect graduel** offre avec l'aspect duratif et l'aspect itératif des affinités évidentes. Il évoque la durée ou la répétition accompagnée d'une transformation.

Il n'est pas sans intérêt de noter que "sink" a l'aspect graduel. C'est pourquoi il convient, le cas échéant, de le rendre par "baisser", "s'enfoncer", etc. De même "to sag", "to settle" indiquent des actions beaucoup plus lentes que "to collapse". "To work" a l'aspect graduel dans l'exemple ci-dessous :

The bar of the watch-guard worked through the button-hole. :

La barre de la chaîne de montre finit par sortir de la boutonnière. "Dégrader" est ponctuel quand il signifie "reduce to the ranks"; il est graduel au sens de "détériorer", tout comme "s'effriter".

Le mur est dégradé. : The wall is defaced.

L'aspect graduel est également présent dans "to loom : grandir" (souvent d'une façon menaçante).

L'anglais marque souvent l'aspect graduel par l'adjonction de "away" au verbe. Cette particule s'oppose alors à "out" qui exprime l'aspect perfectif (64). Ainsi "to fade away" et "to die away" sont plus graduels que "to fade out" et "to die out". De sons qui meurent au loin nous dirons : "they die away", pour indiquer le prolongement de leur vibration. De même :

He is worn out. : Il est épuisé.

The steps are worn away. : Les marches sont usées.

He was cutting away on a stick. (Hemingway) :

Il taillait un bâton. (C'est aussi un aspect continu.)

Here too there is a haze rubbing away the edges of ideas :

Là aussi il y a une brume qui estompe le contour des idées.

(J. B. Priestley) :

A propos de ce dernier exemple on peut encore opposer "out" à "away" : "The word was rubbed out. : Le mot a été effacé".

Nous saisissons ici une différence caractéristique entre les deux langues : l'anglais marque par le jeu des particules une distinction que le français ne peut rendre qu'en changeant de mot :

to rub away	:	estomper
to rub out	:	effacer

§ 63. 6) **L'aspect habituel** ou **chronique** marque une tendance, une disposition habituelle, sans que la répétition de l'action envisagée atteigne à la fréquence de l'aspect itératif. A l'exemple de "matinal", examiné dans les remarques préliminaires (57), on peut ajouter :

- "frileux", que les dictionnaires traduisent souvent par "chilly", ce qui ne satisfait pas, car "frileux" a l'aspect habituel tandis que "chilly" s'applique à une occasion. Il faut dire, pour "frileux", "susceptible to the cold".
- "sobre : abstemious, eating sparingly". "Sober", en anglais, a l'aspect ponctuel : "When he is sober : Quand il est à jeun" ou "Quand il n'a pas bu".
- "famélique" est habituel, ou chronique, à l'encontre de "affamé" qui est ponctuel. Tous deux correspondent à "starving" qui est surtout ponctuel.

Nous avons ainsi quatre adjectifs français dont l'aspect chronique passe difficilement en anglais.

Le verbe "to thieve" se distingue de "to steal" en ce qu'il marque uniquement l'habitude de voler. De même "to tittle" par rapport à "to drink".

§ 64. 7) **L'aspect terminatif** ou perfectif indique que l'action est achevée. Nous avons vu, à propos de l'aspect graduel, que "out" peut, le cas échéant, marquer l'aspect perfectif. En fait on peut dire que l'anglais utilise souvent ses postpositions pour rendre cet aspect. Le français, par contre, préfère procéder par implication. Comparez :

Je froissai les télégrammes. (Mauriac)

Clare crumpled up the paper. (Th. Hardy)

Une phrase aussi usuelle que :

I crumpled it up and threw it away.

sera traduite en français sans que soit explicitée la différence entre le perfectif et l'imperfectif :

Je le froissai et je le jetai.

Celui qui traduit du français en anglais doit donc s'assurer qu'il rend suffisamment explicite ce que le français sous-entend.

La langue usuelle fournit de nombreux exemples :

souffler une bougie	:	to blow out a candle
vendre (tout ce qu'on a)	:	to sell out
fondre l'argenterie	:	to melt down the silver
raboter une porte	:	to plane a door down
On l'a gardé	:	He was kept on.
donner un livre	:	to give away a book
s'écailler	:	to peel off
s'outiller	:	to tool up

L'anglais peut ainsi marquer la différence entre

Elle a déchiré sa robe. : She tore her dress.

Elle a déchiré la lettre. : She tore up the letter.

Elle a déchiré (arraché) une page de son carnet. :
She tore out a page of her notebook.

Quelquefois l'adjectif remplace la particule.

to wipe a knife clean : bien essuyer un couteau

He wiped the muddy roots clean in the current. (Hemingway) :

Il lava soigneusement dans le courant les racines pleines de boue.

He pushed the door open. : Il poussa la porte.

Il arrive aussi que la particule remplace le complément nominal du verbe.

He fell in. : Il est tombé à l'eau.

to light up : allumer les lampes (ou les cigarettes)

to saddle up : seller les chevaux

to wash up : faire la vaisselle

to fold up : plier bagages

to lock up : fermer la maison

Notre participe passé marque souvent l'aspect perfectif par rapport à l'adjectif de même famille. Nous opposons ainsi "jaune" à "jauni", "doux" à "adouci", "long" à "allongé". Sauf quand ce dont il s'agit a été effectivement allongé, adouci, etc. l'adjectif suffit en anglais. Il faut donc s'attendre à ce qu'il se traduise parfois par un participe passé (Voir le Texte 5).

§ 65. 8) **L'aspect collectif** est à l'espace ce que l'aspect itératif est au temps. Il peut s'exprimer en anglais au moyen d'un suffixe : "tiling : le carrelage", "the brasswork (ou "brightwork") : les cuivres d'un bateau", "the paintwork : les peintures", "the stonework : la maçonnerie".

On voit que le français utilise tantôt un suffixe, tantôt le pluriel. Dans l'une et l'autre langue l'aspect peut être implicite et tenir au sens du mot. Ex. : "massacre : slaughter". En anglais le vocabulaire zoologique et surtout cynégétique abonde en termes de ce genre, dont la plupart sont sans équivalents en français.

un vol de canards sauvages	:	a flight of wild ducks
une compagnie de perdrix	:	a covey of partridges
un essaim d'abeilles	:	a swarm of bees
un couple de lapins	:	a brace of rabbits

Certains sont d'ailleurs fantaisistes. (Voir Eric Partridge, *Usage and Abusage*, à l'article "Sports").

§ 66. 9) **L'aspect statique** caractérise les verbes de mouvement quand ils prennent un sens où le mouvement est figé. Ex. : "Cette montagne s'élève à 2.000 mètres". L'anglais fournit ici un équivalent exact : "This mountain rises to 6,000 feet". Mais dans : "Le paysage disparaissait derrière la brume", "disparaissait", verbe d'action à aspect statique, ne trouve pas son vis-à-vis en "disappear" qui reste dynamique. On dira donc : "The landscape was veiled in mist". Nous touchons ici à l'aspect grammatical, car "disparaître" reprendrait l'aspect dynamique au passé simple.

Dans une langue qui comme le français pratique la subjectivation (187) et anime l'inanimé (188), beaucoup de verbes d'action s'emploient au figuré et ont de ce fait l'aspect statique.

§ 67. 10) **L'aspect vectoriel** est celui des mots ayant une orientation déterminée, à l'encontre des mots ambivalents qui comportent une double orientation. Ainsi, "hôte" et "louer" sont ambivalents, mais "host" et "guest" sont vectoriels ; "rent" est ambivalent comme "louer", mais "hire" est vectoriel, au sens de "prendre en location", à moins qu'il ne soit suivi de "out". Autres exemples :

<i>ambivalents</i>		<i>vectoriels</i>
to pass (dans le même sens)	:	dépasser, doubler
to pass (en sens contraire)	:	croiser

to climb (up)	: grimper
to climb (down)	: dégringoler
to be in charge of (in command)	: avoir la garde de, le commandement de
to be in charge of (in the care of)	: être confié à
à mi-pente (en montant)	: half way up
à mi-pente (en descendant)	: half way down
tout à l'heure (passé)	: a while back
tout à l'heure (à venir)	: presently
cette nuit (passée)	: last night
cette nuit (à venir)	: to-night

"To go up to Oxford" (pour un étudiant d'Oxford), "to go down to Oxford" (pour un Londonien) sont des expressions vectorielles. Nous rejoignons ici la distinction entre mots signes et mots images. "Ici", en français, n'est pas vectoriel, c'est un absolu et un mot signe. En anglais "here" devient vectoriel quand il s'adjoint des particules telles que "up", "down", "out", "in", "over", "back", qui le polarisent et l'opposent chaque fois à un lieu particulier. En même temps et comme nous l'avons vu (43) "out here" fait davantage image que "ici".

Certains mots, sans changer de sens, changent d'orientation suivant les pays et suivant les époques. Ex. : "continent" : aux Etats-Unis, tantôt "l'Amérique", tantôt "l'Europe".

"réactionnaire" : homme d'extrême droite en France, d'extrême gauche au Canada

"tricolore", pour un Français, est limité aux couleurs du drapeau national

Logiquement, "gradé" devrait s'appliquer à quiconque a un grade ; en fait il est synonyme de "sous-officier". Historiquement, "succès", "chance" ont été jadis ambivalents, ils sont aujourd'hui vectoriels. "Tiède" et "frais", appliqués au temps, sont vectoriels. Ils peuvent correspondre au même degré de température, mais, à température égale, on parlera d'une journée tiède en hiver et fraîche en été.

C. — ASPECTS AFFECTIFS

§ 68. 1) Aspect intensif ou augmentatif.

Relèvent de cette catégorie les mots qui représentent une action, une chose ou une qualité portées à un haut degré d'intensité. Il y a de la force dans "to swing", "to swerve", et de la violence dans

"to hurl", "to slash", "to crash", "to smash", "to dash". Si le mot de force égale n'existe pas en français il ne faut pas hésiter à ajouter l'adjectif ou la locution adverbiale nécessaire. C'est ainsi que "to sprawl", superlatif de "to spread", demandera, à l'occasion, à être rendu par "s'étaler" plutôt que par "s'étendre", et parfois même, par "s'étaler largement".

Nous voyons donc que la notion de superlatif — ou d'intensif — n'est pas liée uniquement aux formes grammaticales. Le lexique a lui aussi ses superlatifs et il est normal d'en faire état dans une étude de ce genre, puisque aussi bien c'est le sens et non la forme qui est le facteur déterminant. Dans le même rapport que "sprawl" et "spread" peuvent se placer quantité de mots, dont, à titre d'exemples :

"icy" (glacial) et "cold"

"broiling" (brûlant) et "hot"

"to shatter" (fracasser, détruire) et "break"

"filthy" (d'une saleté repoussante) et "dirty"

"ravenous" (qui a une faim de loup) et "hungry".

L'intensité est également obtenue en renforçant le "positif" au moyen d'un adjectif ou d'un adverbe, ce qui donne les locutions d'intensité qui figurent parmi les unités de traduction.

spotlessly clean : d'une propreté immaculée

brand new : flambant neuf

to watch closely : surveiller de près

an unswerving loyalty : une fidélité à toute épreuve

broiling hot : bouillant (p. ex. pour le café)

piping hot : très chaud (sortant du four)

§ 69. 2) **Aspect atténuatif ou diminutif.** Il s'oppose au précédent. Il peut être soit explicité au moyen d'un suffixe, soit être implicite dans le sens du mot.

Ex. : "to trim", forme atténuée de "to slash"

"to tug : tirailler" ou "tirer doucement"

"maigriot, maigrichon : small and skinny"

"brunette", qui a l'aspect diminutif en français, mais non en anglais (cf. "a tall brunette : une grande brune").

§ 70. 3) **aspect désinvolte**

Ex. : "to pick up : ramasser négligemment" (ou du moins "sans peine"), et son contraire "to toss : jeter négligemment"

- (“The remark he tossed off the other day : Ce qu’il a dit l’autre jour sans avoir l’air de rien”) ;
- “to lounge : avoir une attitude nonchalante”
 (“...lounging against the doorframe, with both hands in his pockets... : appuyé nonchalamment au chambranle, les deux mains dans les poches...”) ;
- “to flick” (“at the flick of a switch : il suffit de tourner un bouton”) ;
- “to nibble : manger du bout des lèvres” ;
- “to saunter : flâner”
 (“He came sauntering into the office : Il arriva tranquillement au bureau”) ;
- “to glance through : feuilleter” ;
- “to scribble, to scrawl : griffonner”.

§ 71. 4) aspect perfectionniste

Ex. : “Il aime fignoler : He is a bit finicky”.

He likes the extra finishing touch”.

“un style très travaillé : a carefully wrought style”

“déguster : to eat with relish”

“siroter : to sip”

§ 72. 5) aspect honorifique

Nous touchons ici à la métalinguistique, car les distinctions honorifiques relèvent des usages. La traduction littérale est le plus souvent exclue.

“Monsieur le Directeur” devient simplement “Sir”, “Madame votre mère”, “your mother”, ou “Mrs. Smith”, ou même “Lady Smith”. “Madame est servie” ne peut être rendu que par “Dinner is served”. L’anglais ne dispose ni du tutoiement ni de la troisième personne employée pour la deuxième. Le traducteur devra donc procéder par compensation, employer par exemple le prénom comme équivalent du tutoiement, mais en tenant compte de ce que l’emploi du prénom est plus généralisé dans les pays anglo-saxons, surtout en Amérique, que le tutoiement ne l’est en France (172). La note familière ou formaliste devra donc être rétablie autrement, en fonction du contexte.

§ 73. Des exemples qui précèdent ont peut conclure que l’aspect est une réalité lexicale et qu’il intervient dans la traduction. Il faut donc l’identifier, qu’il soit implicite comme dans “dormir” (duratif)

ou explicite comme dans "toussoter" (itératif et diminutif), puis essayer de le rendre en ayant recours à l'un des trois moyens suivants :

1. par un mot simple dont le sens implique l'aspect en question.
ex. : "to crash : s'écraser"
2. par une locution ou périphrase qui explicite l'aspect.
ex. : "to sprawl : s'étaler largement"
3. par compensation, en rétablissant la nuance sur un autre point du texte.

CHAPITRE IV

LEXIQUE ET MÉMOIRE

A. — ASSOCIATIONS MÉMORIELLES

§ 74. Point n'est besoin d'une grande expérience de la traduction pour savoir que les mots doivent y être considérés non seulement individuellement, mais encore, et surtout, dans leurs associations. Celles-ci sont de deux sortes : les **associations syntagmatiques** et les **associations mémorielles**. Les premières groupent les mots en syntagmes dans la chaîne du discours, les secondes les associent dans la mémoire, en dehors du contexte.

Les associations syntagmatiques relèvent surtout de la syntaxe. Il en a été question à propos des unités de traduction (20-26) et nous en reparlerons à l'agencement (140-144) et au découpage (App. 2). Nous nous bornerons donc ici à considérer les associations mémorielles qui mettent en jeu les éléments du lexique en dehors de l'agencement.

On sait comment un mot, une expression, évoquent un synonyme ou un antonyme. A côté de ces catégories bien connues nous voudrions en établir une troisième, celle des **termes parallèles**.

Une série de termes parallèles est formée de mots qui ne sont ni synonymes ni antonymes, mais qui ont ceci de commun qu'ils représentent les aspects particuliers d'une idée ou d'une chose générale. La série parallèle appelle un terme générique qui la coiffe. Les mots qui la composent sont sur le même plan ; ils ne forment jamais une gradation du type "froid", "frais", "tiède", "chaud". En 1914, l'aéronautique était du même ordre que l'artillerie, l'infanterie, le génie, la cavalerie. Promue au rang d'aviation, elle devient parallèle à armée de terre et à marine. Le terme générique dont elle relève n'est plus l'armée de terre, mais les forces armées.

On voit l'utilité que présente cette notion pour l'étude du vocabulaire. Mais elle n'est pas sans intérêt pour le traducteur parce qu'elle crée un contexte mémoriel permettant d'identifier le sens auquel on a affaire. L'américain emploie "swim" là où nous disons soit "nager" soit "se baigner". Quand "swim" est parallèle à "walk,

run, jump", etc. il se traduit par "nager". Quand il est parallèle à "go for a walk, read, play tennis", (série de distractions et non d'exercices physiques) il se traduit par "se baigner". Dans ce cas il apparaît souvent sous la forme "to go swimming". De même "taken orally", en parlant d'un médicament, s'oppose à "taken by injection"; la traduction qui s'impose est "par voie buccale". On voit que les associations mémorielles peuvent rendre le même service que le contexte.

B. — MODULATION LEXICALE

§ 75. Rappelons que la modulation est le terme que nous proposons (37) pour désigner un certain nombre de variations qui deviennent nécessaires quand le passage de LD à LA ne peut se faire directement. Nous avons montré que ces variations tiennent à un changement de point de vue. Tandis que la transposition opère sur les espèces grammaticales, la modulation s'exerce sur les catégories de la pensée. Les anciennes figures de rhétorique, métonymie et synecdoque, sont des modulations unilingues. On est amené à en effectuer de semblables d'une langue à l'autre.

Les exemples cités au § 76 sont des exemples de modulation lexicale. Ils montrent bien que celle-ci représente la même réalité sous un jour différent. De même "pompier" et "bateau-pompe" ont d'abord évoqué un moyen de combattre l'incendie; leurs équivalents anglais "fireman" et "fire-boat" dérivent de la chose à combattre, mais le résultat est le même, et à part de légers détails techniques "fireman" et "pompier", "fire-boat" et "bateau-pompe" évoquent la même image.

Ces modulations, et celles qui vont suivre, sont figées. Elles sont consignées dans les dictionnaires. Mais le procédé qui les a créées est à la disposition du traducteur qui peut l'utiliser pour tourner une difficulté. On a alors affaire à une modulation de la parole qui, si elle se révèle utile, peut passer dans la langue. Au moment du blocus de Berlin en 1948, l'idée exprimée par le mot "airlift" a trouvé son signifiant français dans l'expression "pont aérien" qui illustre le passage caractéristique du dynamique au statique et du mot concret à la métaphore. C'est là une modulation libre, mais dans la mesure où l'occasion de l'employer se répéterait, elle se figerait et passerait dans le lexique. Il en est de même de ces autres expressions de la guerre froide dont la traduction est plutôt calquée

que modulée : "containment : endiguement" et "roll-back : refoulement".

Une modulation peut se définir par ses termes, c'est-à-dire par les points de vue qu'elle oppose. Ramenées à un certain niveau d'abstraction, ces différences d'éclairage fournissent un principe de classement dont on trouvera l'application à propos des exemples donnés ci-dessous, sans qu'il soit toujours possible de faire une distinction absolue entre la modulation du lexique et celle de la syntaxe (216 sq.).

§ 76. Exemples de modulation

Nous laissons de côté comme relevant de la syntaxe une modulation très courante qui consiste à moduler par la négation du contraire.

1. *l'abstrait et le concret :*

le dernier étage : the top floor

un film en exclusivité : a first-run movie

jusqu'à une heure avancée de la nuit :

until the small hours of the morning

2. *cause et effet :*

the sequestered pool : l'étang mystérieux

a stubborn soil : un sol ingrat

baffles analysis : échappe à l'analyse

3. *moyen et résultat :*

tooled leather : cuir repoussé

firewood : bois de chauffage

firing party : peloton d'exécution

vacuum bottle : bouteille isolante

4. *la partie pour le tout :*

livre de classe : school book

✓ envoyer un mot : send a line

to wash one's hair : se laver la tête

sawdust Caesar : César de carnaval

5. *une partie pour une autre :*

the keyhole : le trou de la serrure

offhand : au pied levé

6. *renversement du point de vue :*

entered the highway : déboucha sur la route

a retaining wall : un mur de soutènement

draft beer : de la bière sous pression

folder : dépliant

7. *intervalles et limites* (ou durée et date, distance et destination):
 three flights of stairs : trois étages
 How long? : Depuis quand ?
8. *modulation sensorielle* :
- a) couleur
 goldfish : poissons rouges
- b) son et mouvement
 the rattle of a cab : le roulement d'un fiacre
 rattled his sabre : agita son sabre
- c) toucher et poids
 the intangibles : les impondérables
9. *forme, aspect, usage* :
- a high chair : une chaise d'enfant
 a box car : un wagon couvert
 papier peint : wall paper
10. *modulation géographique* :
- lanterne vénitienne : Chinese lantern (Br.)
 Japanese lantern (U.S.)
 porcelaine de Saxe : Dresden china
 encre de Chine : India ink
11. *changement de comparaison ou de symbole* :
- saut de mouton : cloverleaf intersection
 d'une autre trempe : of another calibre
 sous-fifre : second fiddle
 fond de tiroir : bottom of the barrel
 de la première page à la dernière : from cover to cover
 d'une mer à l'autre : from coast to coast
 white as a sheet : pâle comme un linge

L'analyse et le classement des exemples ci-dessus donne une idée de la diversité du procédé. C'est que la modulation utilise essentiellement les associations des mots et celles-ci peuvent être très nombreuses. Elles forment autour de chaque mot un champ associatif que le traducteur a intérêt à explorer car il y trouvera de nouvelles modulations qui lui permettront de tourner la difficulté lorsque la traduction directe se refusera à lui.

II

L'AGENCEMENT

"A complete study of the differences of idiom between any two languages alone could hardly be made by one man in a lifetime. yet it is a pity that no real attempt has ever been made to tackle the problem, for it is certain that differences could be largely classified and reduced to rules."

T.C. MACAULAY, *Interlanguage*,
Society for Pure English, Tract 34.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

ESPÈCES ET CATÉGORIES

§ 77. Le chapitre précédent a été consacré à l'étude des notions (êtres ou choses, qualités ou procès). Il convient maintenant d'examiner sur quels points caractéristiques les deux langues diffèrent dans la constitution des énoncés, c'est-à-dire dans la mise en œuvre du lexique le long de la chaîne du temps. Nous appellerons plus commodément cette distribution l'**agencement**.

Reprenant la distinction saussurienne entre langue et parole, nous dirons que l'agencement est l'actualisation du lexique. C'est ce qu'exprime bien la citation suivante de J. Perrot : « L'usage de la langue comme moyen de communication implique la connection de deux fonctions : il y a communication d'énoncés (assertions, interrogations, ordres, etc.) relatif à des notions (êtres, choses et procès) »¹. C'est la première de ces deux fonctions, celle qui élabore les énoncés, dont nous devons maintenant traiter.

§ 78. 1.) **Espèces et catégories :**

Pour M. Galichet (*Physiologie de la langue française*, p. 48 sq.), l'expression du point de vue du sujet parlant se concrétise en quelque sorte par le jeu des valeurs grammaticales, qui « encadrent, qui informent les valeurs sémantiques ». D'où la distinction faite par cet auteur, et qui se révèle très pertinente, entre les « espèces » et les « catégories » ; nous retiendrons ces deux termes, en notant qu'ils permettent un nouveau classement des faits morphologiques et syn-

(1) *La Linguistique*, Paris, PUF, 1953, p. 121. On sait que l'actualisation, suivant la formule de Bally (*LGLF* § 119), fait passer la langue dans la parole. C'est une idée semblable qu'exprime Charles Fries (*The Structure of English*, p. 256) en ces termes : "Speech acts that are language always consist of lexical items in some kind of structure." Nous verrons dans la III^e partie qu'il y a cependant d'autres considérations résultant en somme de la conjonction des deux fonctions, qui les dépassent toutes deux et doivent être traitées à part. C'est ce que nous avons appelé le *message*.

taxiques à la lumière du sens, démarche essentiellement propre à la stylistique comparée.

Rappelons que sous le vocable général d'espèces, G. Galichet comprend ce que la grammaire traditionnelle appelle les parties du discours. L'avantage de ce terme est de permettre leur regroupement sous une forme plus rationnelle. C'est ainsi que les espèces nominales comprennent le nom et le pronom ; les espèces adjointes, l'adjectif et l'adverbe ; les espèces de relation, la préposition et la conjonction.

D'autre part, chaque espèce relève de catégories différentes ; le genre dans le cas du nom, de l'adjectif et du pronom ; le nombre dans le cas de toutes les espèces variables, etc.

§ 79. Enfin, une troisième notion intéressant les espèces est celle des fonctions grammaticales, telles que les fonctions épithète, apposition, sujet, etc. En principe, ces considérations ne nous intéressent pas au premier chef, puisque le présent manuel n'est pas une grammaire. Comme nous l'avons déjà dit, on ne traduit pas pour comprendre, mais pour faire comprendre ; le traducteur est censé partir, à pied d'œuvre, avec la double connaissance des fonctions LD et des fonctions LA. Cependant, dans la mesure où les techniques du démontage (App. 2) relèvent de la traduction, l'analyse des fonctions est importante : pour le stylisticien et le traducteur, l'analyse de l'opposition passif/actif, ou transitif/intransitif est essentiellement une opposition de démarche (183 sq.) entraînant des différences de valeur grammaticale. Là où le grammairien constate ces différences, le stylisticien et le traducteur peuvent aller plus loin, et les considérer comme des reflets d'une attitude linguistique qu'il faut dès lors cerner et définir dans la mesure du possible. C'est dire que notre dernière partie traitera, au moins indirectement, des fonctions dans leur incidence sur le message.

§ 80. Nous étudierons, dans cette deuxième partie, certains problèmes de stylistique soulevés par l'opposition, dans les deux langues, des espèces et des catégories. Dans une première subdivision, nous passerons en revue ceux qui ont trait à l'espèce nominale, à l'espèce verbale et aux espèces secondaires : espèces adjointes et espèces de relation. Dans une deuxième subdivision, nous étudierons les catégories principales communes à l'anglais et au français : le genre, le nombre, le temps, la voix, la modalité et l'aspect. Le détail des paragraphes qui suivent fera mieux comprendre cette répartition de

l'énoncé dans des cadres peut-être nouveaux pour certains, mais qui ont en tout cas le grand avantage d'être suffisamment souples pour retenir l'attention du traducteur. Ce dernier n'est, répétons-le, ni un grammairien, ni même un linguiste, au sens français du mot

CHAPITRE I

LA TRANSPOSITION

§ 81. Parler d'espèces, c'est reconnaître implicitement que, dans le rapprochement de deux langues, les mêmes valeurs sémantiques peuvent se cacher sous des espèces différentes. Si le traducteur travaillait sur une **langue neutre**, uniquement faite de concepts et complètement dégagée des servitudes linguistiques (par exemple, rédigée en formules algébriques ou symboliques), nous n'aurions pas à parler d'espèces et, par conséquent, il n'y aurait aucune transposition à effectuer. On se souvient en effet que la transposition (36) est un procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre sans changer le sens du message.

Mais la réalité qui s'offre au traducteur est tout autre : si le message (sens global) de "He almost fell" est bien équivalent de "Il a failli tomber", il faut reconnaître que le détail des réalisations diffère considérablement, puisque "almost" (adverbe) est ici rendu par "failli" (verbe). Nous sommes là devant le passage d'une partie du discours à une autre ; "almost" et "failli" appartiennent à deux espèces différentes. Notre chapitre II traitant de la stylistique comparée des espèces, nous aurons l'occasion de noter à chaque instant des transpositions. C'est même, sans nul doute, le type de "passage" le plus fréquent auquel doit faire face le traducteur. Qu'il suffise d'en montrer ici le mécanisme².

(2) Nous attirons l'attention du lecteur sur le fait que nombre de transpositions d'espèces s'accompagnent également d'un déplacement dans la chaîne de l'énoncé.

DIFFÉRENTS TYPES DE TRANSPOSITION: ✓

§ 82.

a) **adverbe/verbe :**

- He *merely* nodded : *Il se contenta de* faire oui de la tête.
- Situation *still* critical (titre de journal) : La situation *reste* critique.
- He will *soon* be back : Il *ne tardera pas* à rentrer.
- He was very nearly given in charge :
Il a bien *failli* se faire arrêter.
- Depuis 1952, notre commerce avec l'étranger *n'a cessé* de s'améliorer (*Le Monde*) :
- Since 1952 our foreign trade has improved *steadily*.

b) **verbe/nom :**

- As soon as he *gets up* : Dès son *lever*.
- When Parliament *reconvenes*... : A la *rentrée* du Parlement...
- The French have indeed *pioneered* in producing the modern book de luxe (Ph. Hofer) :
Les Français ont été vraiment *les premiers* dans le domaine du livre d'art moderne.
- Before he *comes back* : Avant son *retour* (ce qui entraîne la TR de "he" en "son").
- ...grown *wearisome* from *constant repetition*... :
qui finit par *lasser à force d'être répété* (triple TR : adjectif/verbe, adjectif/locution adverbiale et nom/verbe).
- *Any attempt* to be arbitrary at once involves one in inconsistencies (*The Spectator*, 13 août 1954) :
Dès *qu'on essaie* d'être arbitraire, on est tout de suite aux prises avec des contradictions. (Double TR : adjectif indéfini/conjonction et nom/verbe).

c) **Nom/participe passé**

- *With the loss* of active *allied* support, the anti-bolshevist rebellion collapsed (C. Hayes) :
- *Privée* de l'appui actif *des Alliés*, la révolte anti-bolchevique s'effondra (Double TR : nom/participé passé et adjection/nom).

Cette transposition s'effectue régulièrement après *with* dans des expressions telles que : "with the able assistance of : secondé admi-

rablement par" (2 TR) ; "with the help of... : fort de l'appui de, nanti de, accompagné de ; équipé de, muni de, etc." ; "with the help of a blow torch he was able to open the safe : muni d'un chalumeau il réussit à ouvrir le coffre" ; "with an abundance of worldly goods : bien pourvu des choses de ce monde".

d) verbe/préposition :

- "Reports reaching here *indicate that...* : D'après des informations reçues ici... (Egalement : D'après *nos* informations...)". On notera que la deuxième traduction transpose "*reaching here*" par "*nos*".
- "Two priests *over* a glass of beer at a café (S. Lewis) : Deux ecclésiastiques *attablés devant* un bock à la terrasse d'un café." On notera l'étoffement de "at", justifié par la situation indépendamment de celui de "over" qui résulte de la transposition (91).
- "Darkness *flooded up round them* out of the ground (R. Hughes) : Ils furent *enveloppés* par une *nappe* d'obscurité qui *montait* du sol *de toutes parts* (TR complexe, "round" étant transposé et modulé par un nom) Cf. aussi tout le passage de D. H. Lawrence, cité au Texte N° 4 (p. 292), "up hill and down dale, through... to the terminus."

e) Nôm/adverbe :

- "He spoke *well* of you. : Il a dit *du bien* de vous."
- "It is *popularly* supposed that... : *Les gens* se figurent que..."

f) participe passé/nom :

- He sheltered his cigarette in his *cupped* hand. : Il abritait sa cigarette dans le creux de sa main.
- Easily *rubbed off* : Qu'un léger *frottement* suffit à *enlever* (triple TR: adverbe/adjectif ; verbe/nom ; particule/verbe). "Easily" est de plus rendu par dilution dans "léger" et "suffit".
- Easily *blown away* : Qu'un *souffle* pourrait emporter ("Souffle" rend à la fois "easily" et "blown").

g) adjectif/nom :

- He constantly refers to his own sources which are understandably but nevertheless annoyingly *anonymous* : Il se reporte constamment à ses propres sources, dont l'*anonymat* est compréhensible mais néanmoins agaçant.
- In the *early* XIXth century : au *début* du XIX^e siècle.
- As timber *becomes more valuable...* : avec la *revalorisation* du bois.

h) **Locution prépositive ou adverbe/adjectif :**

- It is *easy* to see you don't pay for the coal :
On voit *bien* que ce n'est pas vous qui payez le charbon.
- The *full* purchase price will be refunded :
Le prix d'achat sera remboursé *intégralement*.
- ...grown wearisome *from constant* repetition :
...qui finit par lasser à *force* d'être répété.
- The evening was *oppressively* warm :
La soirée était d'une chaleur *accablante*.

i) **Adjectif/verbe**

- "The *proper* authority to issue this document is the bank :
Il *incombe* à la banque d'établir ce document".
Notons en passant que "incombe" transpose à la fois "proper"
et "authority".

j) **Etoffement des démonstratifs par transposition :**

On étudiera cette transposition particulière au chapitre de l'étoffement (92). C'est un passage très caractéristique, dont l'ignorance est la cause de nombreux anglicismes.

This may reach you before I arrive : Il se peut que *ce mot* vous parvienne avant mon arrivée.

This text is intended for... : *Le présent* Manuel s'adresse à...

§ 83. On a pu voir par les exemples précédents que les transpositions peuvent se combiner les unes aux autres. On devait s'y attendre, étant donné l'interdépendance des parties du discours. Pour bien s'en rendre compte, il est nécessaire de numéroter les éléments sujets à transposition, ce que nous faisons dans l'exemple ci-dessous :

"...the principle of fixing the total tonnage within which each nation may build what it requires... : Le principe qui consiste (1) à fixer un tonnage global avec la possibilité (2) pour chaque pays d'y répartir (3) les constructions jugées nécessaires (4)..."

- (1) L'étoffement de "of" entraîne la transposition mineure "fixing/fixer";
- (2) "may : avec la possibilité", soit forme verbale/locution nominale;
- (3) "within : d'y répartir". préposition/verbe ;
- (4) "what it requires : les constructions (TR nominales) jugées nécessaires", explicitation de "it".

§ 84. La traduction des **avis et affiches officielles** fournit de bons exemples de transposition et de modulation (216 sq.) lorsque, comme il arrive fréquemment, la conception à la base de ces avis et affiches diffère totalement d'une langue à l'autre :

Staff only	:	Réservé au personnel.
We deliver	:	Livraison à domicile.
We rent typewriters	:	Location de machines à écrire.
Cattle crossing	:	Attention aux troupeaux (ou : Passage de troupeaux).
Winding Road	:	<u>Virages</u> (sur tant de kilomètres).

Ces deux derniers exemples montrent bien comment la TR peut se confondre avec la MOD ; il y a là à la fois un changement d'espèces et un changement de point de vue. Il est difficile de dire si ceci est la cause de cela. Dans le cas des avis qui se rencontrent fréquemment et ont tendance par conséquent à se fixer, le passage est donné à l'avance : c'est une équivalence (230) qui s'impose, par exemple au cours d'une visite à l'étranger : POST NO BILLS : DEFENSE D'AFFICHER. Dans les pays bilingues, où les deux langues s'influencent mutuellement et où ces avis et affiches sont souvent la traduction de textes rédigés dans la langue principale ou prépondérante, ces avis peuvent être l'occasion de nombreuses erreurs. Nous avons déjà cité, pour le Canada, les libellés suivants, qui représentent des calques ou si l'on veut, qui sont des anglicismes : SLIPPERY WHEN WET : Glissant si humide (Chaussée glissante par temps humide) ; NO PARKING : Ne stationnez pas (Défense de stationner) ; WET PAINT : Frais peinturé (Attention à la peinture), etc.

Etant donné la place privilégiée qu'occupe le substantif en français — et qui fera l'objet des pages suivantes — il n'est pas étonnant de constater que la plupart de ces libellés qui comportent en anglais un verbe à l'impératif, se transposent en français vers le substantif.

§ 85. Remarque : On pourra objecter que la langue des avis et affiches est de nature un peu particulière, comportant de nombreuses ellipses, et relevant d'une stylistique de la langue de la technique (Cf. dans le même ordre d'idées le livre de R. Catherine, *Le Style administratif*, Albin Michel, 1947 : "La rédaction administrative est un genre littéraire"). Cela ne veut pas dire, toutefois, qu'une telle langue doit être en contradiction avec la langue commune, et nous pensons que les raccourcis qu'elle offre présentent au contraire le

grand avantage de ne laisser apparaître que l'essentiel des tendances structurales et de la démarche d'une langue. Ce n'est donc pas par hasard que le style des avis et affiches est en anglais plus personnel, plus direct, plus totalement sur le plan du réel, que ne l'est celui des affiches et avis équivalents en français. D'ailleurs, indépendamment des considérations de stylistique, il reste que la traduction de ces textes est en majeure partie affaire d'équivalence, comme nous l'avons noté plus haut : par conséquent, les conclusions qu'il est possible de tirer du rapprochement de deux rédactions équivalentes sont d'autant plus sûres et d'autant plus significatives³.

(3) Nous reverrons la langue des avis à propos du message (243).

CHAPITRE II

STYLISTIQUE COMPARÉE DES ESPÈCES

A. PRÉDOMINANCE DU SUBSTANTIF EN FRANÇAIS.

§ 86. Le rôle prépondérant du substantif en français a été constaté maintes fois, aussi bien par les hommes de lettres que par les linguistes. Dans ses *Querelles de langage*, André Thérive fait remarquer que l'accent de la phrase tend à porter sur le substantif plutôt que sur le verbe, de sorte que si « se démettre » devient archaïque, c'est « donner sa démission » qui doit le remplacer, et non « démissionner », « création barbare, artificielle, ridicule ». Sans se placer à un point de vue étroitement grammatical, André Chevrillon avait déjà noté que : « le français traduit surtout des formes, états arrêtés, les coupures imposées au réel par l'analyse. L'anglais peut rendre bien plus facilement ce que M. Bergson appelle du *se faisant...* » (*Trois Études de littérature anglaise*, Plon, 1921, p. 222). Par ailleurs, au terme d'une savante comparaison du français et de l'allemand, Charles Bally note que le caractère statique du français se reflète dans la prédominance du substantif sur le verbe : « bien loin de rechercher [comme le fait l'allemand] le devenir dans les choses, il [le français] présente les événements comme des substances. » (*LGLF* § 591).

« Traduire les coupures imposées au réel par l'analyse », « présenter les événements comme des substances », on ne saurait mieux dire pour caractériser la manière dont le français, mentalement et linguistiquement, se place en face de la réalité, et ces citations pourraient servir d'épigraphe à ce qui va suivre. Il faut cependant noter que ces coupures imposées au réel pour les besoins de l'analyse peuvent être suivies d'une relance sur le plan de l'entendement, relance où se marque la tendance du français à l'interprétation du réel. (187-8).

§ 87. L'outillage de la langue révèle à chaque instant cette primauté du substantif :

1) le français a résisté au cours de son histoire à la formation de certains verbes dérivés de noms. "Recruter" était encore banni au grand siècle ; "progresser" a choqué Stendhal, "poster" commence seulement à concurrencer "mettre à la poste" ; sans doute faut-il s'attendre à la diffusion de "tester" (au sens de "faire subir un test") et quelqu'un a même risqué "être agressé" pour "être victime d'une agression" (voir *Le Monde* du 21 octobre 1953), ce qui représente la pointe extrême de cette tendance. L'anglais n'a pas ce scrupule, et de ce fait bon nombre de ses verbes simples ne peuvent se traduire que par des **locutions verbales** :

to collide : entrer en collision ; to surface : remonter à la surface ;
 to review : passer en revue ; to scruple : se faire scrupule ;
 to pillory : clouer au pilori ; to retreat : battre en retraite ;
 to secede : faire sécession ; to ford : passer à gué ; to total :
 atteindre le total de ; to enfilade : prendre en enfilade ; to erupt :
 entrer en éruption ; to tabulate : mettre sous forme de tableau.

D'autre part, il arrive souvent qu'un verbe anglais subordonné se rend plus naturellement en français par un substantif :

— People cheered as the troops marched by :

Les gens ont applaudi sur le passage des troupes.

— The natives opened out as he came up :

Les indigènes s'écartèrent à son approche.

— When he gets up : à son lever.

— After he comes back : après son retour.

— As soon as he arrives : dès son arrivée.

Sans doute la tournure verbale est possible en français, mais la tournure nominale paraît plus naturelle, alors que c'est généralement le contraire en anglais quand la chose est possible. On peut traduire littéralement "après son retour", mais il paraît plus simple de dire "after he comes" que "after his arrival", et la construction "dès son arrivée" n'a pas d'équivalent littéral en anglais.

2) De même l'adjectif anglais, pour des raisons qui seront examinées plus loin (109), se rend souvent par une **locution adjectivale** construite autour d'un nom :

a hopeless undertaking : une entreprise sans espoir ;

an orderly withdrawal : une retraite en bon ordre ;

a Pyrrhic victory : une victoire à la Pyrrhus.

3) La caractérisation des procès se fait parallèlement à celle des substantifs, et la **locution adverbiale** (112) est une caractéristique du français par rapport à l'anglais :

gruffly : d'une manière bourrue

movingly : en termes émus



4) Le **substantif** français peut également jouer le rôle d'un **qualificatif** (110). Plus proche du réel, l'anglais préfère l'adjectif ou le participe passé :

- The French were prevented from advancing by their insufficient force (par leur infériorité numérique).
- In reporting the strengthened Seventh Fleet patrols yesterday, nationalist sources said... : En annonçant hier le renforcement des patrouilles de la septième escadre, on déclarait dans les milieux nationalistes...

Tous ces faits seront repris à propos de la **caractérisation**.

5) La préposition anglaise aboutit souvent en français à une **locution prépositive** (91). Il n'est pas rare que cette locution soit construite autour d'un nom, ce qui permet une plus grande précision : "pour cause de...", "à destination de..." sont plus explicites que "pour".

- He will board the night express for Germany :
Il montera dans le rapide de nuit à destination de l'Allemagne.
- Within two weeks : Dans un délai de deux semaines
- From: J.B. Smith : Expéditeur: J.B. Smith
- From a friend : De la part d'un ami
- Within the city : A l'intérieur de la ville

6) Enfin la répugnance du français à employer "ceci", "cela" pour renvoyer à une phrase précédente aboutit à l'introduction de substantifs qui précisent de quoi il s'agit et varient avec chaque contexte (92).

- This does not surprise me :
Cela ne me surprend pas (ou, dans un style plus soutenu :
Cette attitude ne me surprend pas.)
- This does not mean that...
Les remarques qui précèdent ne signifient pas que...
- This proved very helpful :
Cette mesure (cette initiative, cette démarche, etc.) a grandement facilité les choses.

B. LE VERBE ET LE FILM DE L'ACTION.

§ 88. Le chassé-croisé :

Dans la description du réel l'anglais suit généralement l'ordre des images, le déroulement ou si l'on veut le film de l'action. Même dans le domaine du concret, le français préfère un ordre qui n'est pas nécessairement celui des sensations.

Soit, par exemple, la phrase :

Il a regardé dans le jardin par la porte ouverte.

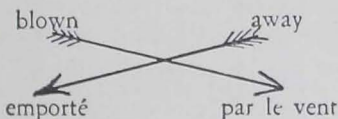
Le français va tout de suite au résultat, dans ce cas, la chose regardée. Ensuite il indique la façon dont l'action s'est accomplie, dans ce cas, l'itinéraire du regard. C'est là une démarche à peu près constante de l'esprit français : d'abord le résultat, ensuite le moyen. Par contre, l'anglais suit l'ordre des images ; or il est évident que le regard a traversé la porte avant d'aboutir au jardin. D'où la traduction :

He gazed out of the open door into the garden.

Il s'établit ainsi entre les deux langues un **chassé-croisé**. Le résultat est marqué en anglais par la particule (préposition ou postposition) occupant dans la phrase la même place que la locution adverbiale qui en français indique la modalité de l'action. Cette modalité est rendue en anglais par le verbe lui-même, alors que le verbe français indique le résultat. Le chassé-croisé apparaît clairement dans le tableau suivant :

moyen :	blown	par le vent
résultat :	emporté	away

ou plus graphiquement :



- An old woman hobbled in from the back:
Une vieille femme arriva en boitant de l'arrière-boutique.
- We jogged back in the short winter twilight:
Nous revînmes au petit trot dans le court crépuscule d'hiver.
- Blériot flew across the Channel:
Blériot traversa la Manche en avion.

- He crawled to the other side of the road:
Il gagna en rampant l'autre côté de la route.
- She tiptoed down the stairs:
Elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds.
- Through the wide open window streamed the sun on to the yellow varnished walls and bare floor:
Par la fenêtre grande ouverte, le soleil entra à flot et inondait les murs vernissés en jaune et le parquet sans tapis.

Il n'est pas toujours possible d'appliquer le procédé du chassé-croisé. Une simple phrase telle que "Come out of the rain!", qui est une façon typiquement anglaise de rendre la réalité, ne peut se traduire en français sans recourir à une modulation:

"Ne restez pas sous la pluie!"

Le point de départ de cette traduction est que nous disons "être sous (et non : dans) la pluie". Il n'est donc pas possible de sortir de la pluie. D'où la modulation par contraire négativé (224) : "come : ne pas rester".

Dans d'autres cas le chassé-croisé est incomplet parce que le français omet la modalité de l'action comme allant de soi. Ex. :

- The horsemen rode into the yard :
Les cavaliers sont entrés dans la cour.

Il est parfaitement clair pour un Français que les cavaliers sont entrés à cheval. Autrement, on le dirait. De même :

- The ship was steaming up the Hudson :
Le navire remontait le Hudson.

- As she lay awake : Comme elle ne dormait pas...

"Lay" est ici un de ces mots-images que le français ne retient pas dans la traduction, et "awake" donne lieu à une modulation par contraire négativé. Un oiseau se déplaçant le plus souvent en volant, nous nous contenterons de rendre "A bird flew into the room" par "Un oiseau est entré dans la pièce". Par contre la traduction de "A bird hopped into the room" exigerait le chassé-croisé : "Un oiseau est entré dans la pièce en sautillant".

Autre exemple :

- They drove onto the scene of the accident :
Ils arrivèrent sur les lieux de l'accident.

Nous savons par le contexte que les personnes en question sont en auto. Le français n'éprouve pas le besoin de le rappeler. Il en résulte, comme nous le verrons par la suite (151), une perte d'information : prise séparément la phrase française en dit moins que la phrase anglaise sur la situation dont elles ont à rendre compte.

Mais il serait contraire au génie de la langue française d'entrer dans ce genre de détail, puisqu'elle préfère le plan de l'entendement.

Le *chassé-croisé* tel que nous l'avons décrit représente une différence de comportement entre les deux langues. On ne peut guère l'éviter dans le genre de phrases que nous venons d'étudier. Toutefois il reste en partie implicite chaque fois que le français juge inutile de préciser la façon dont l'action s'est accomplie.

§ 89. **Transpositions inverses**

Nous avons vu que le substantif occupe dans le système français une place prépondérante parce qu'il permet de rendre les états ou formes arrêtées, chers à l'esprit français. Mais il importe de noter que le rôle du verbe reste quand même très important et que, contrairement à ce qu'un développement précédent pourrait laisser supposer, il y a des noms anglais qui ne peuvent se rendre en français que par des verbes, et qui donnent lieu à ce que nous appellerons des **transpositions inverses**.

Ce sont généralement des noms qui expriment des actions et non pas des états. De plus, il leur arrive de s'articuler sur des prépositions suivant un patron dont le français ne peut guère s'accommoder.

En voici un exemple caractéristique :

"Canada has publicly demonstrated its inevitable involvement in the problem of Asia by accepting membership on the Indochinese truce commission".

Sans doute l'impossibilité du mot à mot tient-elle en partie à ce que "involvement" n'a pas d'équivalent simple en français. Nous touchons ici à une déficience qui a déjà été observée : la chaîne de dérivation est moins complète qu'en allemand et même qu'en anglais (53). Mais il peut arriver qu'il existe en français un substantif correspondant, sans que la difficulté en soit résolue pour autant. C'est le cas de :

"The West German demands for full equality status stand little chance of early Allied acceptance".

"With Eden's disclosure that..."

Nous disposons de "acceptation" et de "révélation" comme équivalents respectifs de "acceptance" et de "disclosure", mais nous sentons néanmoins que l'emploi de ces substantifs irait contre le génie de la langue. En fait les trois exemples précédents devront être traités de la même manière. Il faut transposer tous ces substantifs par des verbes, dans le premier cas parce que de toute façon nous

nous heurtons à une lacune du français ; dans le second cas, comme d'ailleurs dans le premier, parce que les substantifs considérés s'appuient sur des prépositions ou des conjonctions.

Nous dirons donc :

"Le Canada a démontré publiquement, en acceptant⁴ de faire partie de la commission d'armistice en Indochine, qu'il ne pouvait rester en dehors des affaires d'Asie."

"Les revendications de la République fédérale en matière d'égalité des droits ont peu de chance d'être acceptées par les Alliés dans un avenir immédiat."

"Quand M. Eden a révélé que..."

De même :

"The extent of Britain's involvement in the Goa dispute, especially the fact she has taken the risk of India's displeasure, is something of a surprise to many persons here:

Beaucoup de gens ici trouvent assez surprenant que l'Angleterre soit mêlée d'aussi près à l'affaire de Goa et surtout qu'elle accepte le risque de mécontenter le cabinet de Delhi."

Ou encore :

"But the singular value of this present book as a manual for English students of university age, lies (as it seems to me) in its enlargement of the vision to see our own literature, magnificent as it is, in European perspective — and this not through direct comparison, but more winningly, almost insensibly, through the operation upon it of two critical minds trained in another great literature which, more than ours, conforms with logic and measure" (Arthur Quiller-Couch, Préface de *A History of English Literature* par Legouis et Cazamian.)

Les substantifs rebelles à la traduction littérale sont ici "enlargement" et "operation". Ils demandent à être transposés en verbes : "Mais le singulier mérite du présent ouvrage comme manuel à l'usage des étudiants anglais, c'est, il me semble, d'élargir leur vision de notre propre littérature, déjà si riche en elle-même, en la plaçant dans une perspective européenne — et cela non pas par une comparaison directe, mais d'une façon plus séduisante et presque imperceptible, en la soumettant à la réflexion de deux esprits critiques formés par une autre grande littérature qui, plus que la nôtre, respecte la logique et la mesure".

Un autre cas où le substantif anglais demande à être traduit en français par un verbe est celui du substantif virtuel, assez fréquent

(4) A noter que le français indique la cause en premier (185).

dans la langue abstraite, qui se place sur le plan de l'entendement. Ici, contrairement à ce qui arrive d'habitude, c'est le français qui préfère descendre sur le plan du réel et qui actualise au moyen d'un verbe.

Exemples :

- He was safe from recognition: Il ne risquait pas d'être reconnu.
- The enclosed thesis is sent to you for examination and report : J'ai l'honneur de vous donner communication de la thèse ci-jointe en vous demandant de bien vouloir l'examiner et donner votre avis.
- He found himself constantly accused of concealment: Il se vit continuellement accusé de ne pas dire toute la vérité.
- Communication was imperative: Il était indispensable d'établir une liaison entre les deux villes. (Il s'agit de Paris et de Tours en 1870.)
- He even thought he saw in Poupin's face the kind of consciousness that comes from detection, or at least interruption, in a nefarious act. (Henry James): Il crut même voir sur le visage de Poupin cet air que donne le sentiment d'être pris sur le fait, ou du moins d'être interrompu dans l'accomplissement d'une vilaine action.

C. L'ÉTOFFEMENT.

§ 90. **L'étoffement** est le renforcement d'un mot qui ne se suffit pas à lui-même et qui a besoin d'être épaulé par d'autres. C'est pour le français une nécessité d'étoffer par un substantif certains mots-outils qui en anglais se passent fort bien de cet appui, sans doute parce que dans cette langue ils sont susceptibles de recevoir l'accent tonique. Nulle part l'étoffement n'apparaît plus clairement que dans le domaine des prépositions.

"Nous sommes avec eux, non d'eux". C'est ainsi que *Le Monde* du 13 octobre 1953 traduit les paroles prononcées par Churchill aux Communes le 11 mai 1953 : "We are *with* them, not *of* them". Le français se plie mal à cette concision. Le "de" est trop mince par lui-même, et d'ailleurs ne peut recevoir l'accent comme "of" en anglais. Il aurait fallu dire : "mais nous ne sommes pas des leurs". Paul Bourget reste fidèle au génie de la langue quand il fait dire à Landri dans *l'Emigré* : "Il existe une France contemporaine, cependant. Il y est. Il n'en est pas". (He is *in* it, but not *of* it.)